

BAYARD POCHE

R.L. STINE

Chair de poule.

**UN LOUP-GAROU
DANS LA MAISON !**



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.

**UN LOUP-GAROU
DANS LA MAISON !**

R.L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ANOUK JOURNO

HUITIÈME ÉDITION

BAYARD JEUNESSE



Cette nuit-là, la pleine lune brillait. La forêt était sombre et humide. Devant moi, mon père se faufilait entre les arbres. À pas de loup...

Et je le suivais... à pas d'éléphant. Plus les feuilles mortes craquaient sous mes pas, plus je me sentais rassuré.

- Chut ! protesta mon père. Enfin, Marco, tu sais bien qu'ils ne doivent pas nous entendre !

- Oui, papa, murmurai-je à contrecœur.

Je n'osai pas lui avouer que je voulais qu'ils nous entendent... Pour qu'ils ne s'approchent surtout pas...

Il était presque minuit. La voûte des arbres semblait se refermer sur nous comme un piège. Pour eux, cette forêt offrait une cachette parfaite. Ils nous guettaient peut-être... Prêts à bondir sur nous... Prêts à planter leurs crocs acérés dans notre gorge, à sucer notre sang...

Un frisson de peur me parcourut. Et si mon père avait raison ?

Non, c'était impossible. Hé ! Comme si les loups-garous existaient !

Vous y croyez, vous, aux loups-garous ?

Toute cette histoire est vraie. Parole de Marco Freidus (c'est moi). Mais avant de poursuivre, voici quelques précisions importantes sur ma vie. Enfin, sur la vie que je menais avant.

J'ai onze ans. Si je devais me décrire, ce serait très simple : je suis roux, j'ai des taches de rousseur et les yeux verts. Je suis plutôt grand, et maigre. Franchement très maigre, même. « Un souffle de vent, et hop ! tu pourrais t'envoler ! » me répétait maman pour me taquiner.

Maman est morte il y a deux ans. Je vis avec mon père, que j'aime beaucoup. Mais papa est bizarre. Et quand je dis « bizarre », je n'exagère pas !

Il ne ressemble pas aux autres papas. Il ne s'intéresse pas au foot. Il n'aime ni les sports d'hiver, ni le vélo, ni le bateau... Non, non. Hiver comme été, printemps comme automne, il n'a qu'une seule et unique obsession : chasser le loup-garou.

Oui, j'ai bien dit le loup-garou.

Dès qu'il en a l'occasion, mon père part à la chasse. Dans la forêt, bien sûr. La forêt qui se trouve à la lisière de notre ville. Et il cherche, traque... En vain. Il est toujours revenu bredouille. Normal ! Le loup-garou n'existe pas !

Dans notre petite ville, tout le monde est au cou-

rant. Mais mes camarades ne se sont jamais moqués de mon père. Si certains ont pensé qu'il est un peu... dingue, ils n'en ont pas soufflé mot.

Il faut dire que papa est le shérif de la ville. On ne se moque pas du shérif, n'est-ce pas ? En plus, papa est très grand et très musclé. Il est respecté, *lui*. Moi, par contre... Imaginez un peu ce que mes amis ont pu raconter sur moi. Ah, ils ont bien rigolé !

C'est pour ça que je leur ai menti. Quand les vacances d'hiver sont arrivées, j'ai simplement dit que nous partions rendre visite à ma grand-mère en Floride. En réalité, mon père et moi, nous nous sommes envolés pour la Bratvie, un petit pays d'Europe centrale dont je n'avais jamais entendu parler.

D'après mon père, c'est le pays des loups-garous. Oh, vous souriez sûrement... Comme moi, jusqu'à cette nuit-là...

Un vent glacial soufflait par rafales. La pleine lune baignait la forêt d'une étrange lumière argentée. On percevait des gémissements plaintifs, des cris sourds... J'avais l'impression que les animaux avaient peur. Mais de quoi ?

Tout à coup, un ululement strident déchira le silence. Mon cœur cessa de battre.

- Qu'est-ce que c'est ? chuchotai-je.

Mon père, qui marchait devant moi, ne me répondit pas.

Un autre hurlement s'éleva alors, encore plus terri-

fiant que le premier... Un hurlement à la mort.
Je me figeai, pétrifié. Tout ce que mon père m'avait raconté sur les loups-garous me revenait brusquement à la mémoire...

« Ils apparaissent les nuits de pleine lune. »

Et cette nuit-là, une grosse lune ronde brillait dans le ciel.

« Un homme peut se transformer en loup-garou en revêtant une peau de loup... Ou en buvant de l'eau dans une empreinte laissée par la patte de la créature... »

Qu'est-ce que papa m'avait dit, encore ?

« Tu peux vaincre un loup-garou si tu connais le nom qu'il portait avant sa métamorphose : crie-le-lui très fort, et il redeviendra humain... Autre solution : tape trois fois sur sa tête, de toutes tes forces... »

- Qu'est-ce que tu fabriques ? lança mon père avec impatience.

À voix basse, il ajouta :

- Voyons, Marco, si tu restes immobile, tu es une proie facile ! N'oublie pas que c'est toi le chasseur !

- D'accord, d'accord, j'arrive...

Je le rejoignis sur la pointe des pieds.

Mon père repartit d'un pas assuré. Il marchait de plus en plus vite, tel un prédateur ayant reniflé le gibier.

- Attends-moi ! suppliai-je.

Il ne me répondit pas.

- Papa, il fait trop noir... Je ne peux pas te suivre !
Mon père ne ralentit pas. Au contraire, il s'éloigna à grandes foulées souples.

- Papa, s'il te plaît ! Pas si vite !

Je me mis à courir, aiguillonné par la peur.

- Papa ! Je ne peux pas te rattraper ! criai-je, hors d'haleine.

J'avais un point de côté. Je ne voyais plus où je me dirigeais.

Soudain, je trébuchai sur la racine d'un arbre. L'écorce du tronc m'égratigna le visage, et je sentis un filet de sang couler sur ma joue. Ignorant la douleur, je me relevai aussitôt et me remis à courir.

Mais plus je courais, plus mon père accélérail.

- ARRÊTE-TOI ! STOP !

Mon père se retourna enfin vers moi...

Un cri d'horreur s'échappa de ma poitrine.

Le visage de mon père était hérissé de poils drus et bruns. Son nez s'était allongé, comme un museau... Et lorsqu'il retroussa les lèvres, je vis jaillir des crocs... Des crocs d'une blancheur éclatante sur des gencives rouge sang...

Paralysé, je tentai de crier, de m'enfuir... Impossible !

Campé sur ses jambes, mon père gonfla la poitrine, renversa la tête en arrière et hurla à la lune. Puis, rapide comme l'éclair, il se laissa tomber à quatre pattes. Ses yeux noirs et étincelants me fixaient étrangement. Du fond de sa gorge monta un grognement menaçant...

- Je rêve ! murmurai-je, la bouche sèche. Je vous en prie, faites que je rêve...

C'était sûrement un cauchemar. Un abominable cauchemar !

Je secouai désespérément la tête...

Et, tout à coup, miracle ! Mes yeux s'ouvrirent.

J'étais dans mon lit, blotti sous la couverture... En nage.

Le cœur battant, j'essuyai mon front trempé de sueur. Quel rêve horrible ! Mais ce n'était qu'un rêve.

Il me fallut quand même plusieurs minutes pour recouvrer mon calme. Je retournai mon oreiller et enfouis mon visage dans le duvet. Comme le tissu semblait frais contre mes joues brûlantes... Enfin, rassuré, je m'endormis de nouveau. Et je sombrai dans un autre rêve...

... Un rêve où je campais au milieu d'une forêt sombre. J'étais seul sous la tente, et je dormais. Il pleuvait, et l'eau crépitait si bruyamment que je me bouchais les oreilles... Jusqu'à ce que je perçoive un autre bruit.

Un bruit bizarre, comme des griffes... Des griffes sur la toile de la tente.

Qu'est-ce que c'était ?

Le mystérieux grattement devenait plus fort. Plus impatient...

Encore un horrible cauchemar !

Cette pensée m'éveilla en sursaut. J'ouvris les yeux et... étouffai un cri.

Je me trouvais bel et bien sous une tente ! Je ne rêvais plus !

Et quelque chose grattait vraiment sur le battant, à l'entrée...

Muet de terreur, je me redressai lentement.



Les coups de griffes redoublèrent de violence, comme pour déchirer la tente.

Terrorisé, j'osais à peine respirer. « Va-t'en ! Qui que tu sois, ne me fais pas de mal... Va-t'en ! ».

Mais ma prière ne fut pas exaucée. Au contraire, les grattements devinrent encore plus sauvages...

Puis, brusquement, le silence revint. Un silence encore plus menaçant.

J'avais des sueurs froides. Mon cœur cognait comme un tambour tandis que je m'efforçais de réfléchir.

Que faire ? Appeler mon père ? Non...

Non, je n'avais sûrement rien à craindre. C'était sans doute un renard, ou un rongeur quelconque...

Peut-être un ours...

J'attendis quelques minutes. Plus rien ne se produisit. Alors, ma curiosité fut plus forte que la peur. Je me levai silencieusement, je mis mon jean, mon chandail et mes baskets. Puis j'entrouvris le battant de la tente et jetai un coup d'œil prudent.

Mon père et moi avions installé le campement dans une clairière. Les braises du feu que nous avions allumé au dîner rougeoyaient encore. Au-dessus des cendres s'élevait une fine fumée blanche.

Mais je ne vis rien d'autre. Ni renard, ni rongeur... Rien du tout. Un profond silence régnait alentour. Tout semblait normal. Parfaitement normal.

Pourtant, j'étais certain de ne pas avoir rêvé. Nous étions dans la forêt de Bratvie depuis trois jours, et je faisais des cauchemars toutes les nuits... Mais, cette fois, ce n'en était pas un.

Je tendis le cou pour mieux regarder. À ma droite se dressait la tente de mon père. Rien d'anormal non plus de ce côté-là. À ma gauche, tout était obscur, mais tranquille.

Déterminé à en avoir le cœur net, je finis par sortir de la tente.

Un souffle de vent humide me caressa le visage. Je fis quelques pas, à l'affût. Les feuilles mortes crissaient sous mes pieds. Au moindre bruit, je sursautais... « Dire que papa m'a emmené avec lui pour je sois plus courageux ! » pensai-je en jetant un coup d'œil anxieux autour de moi. Eh bien, c'était raté ! Avec toutes ces histoires de loup-garou, j'imaginais n'importe quoi... Je me sentais de plus en plus mal à l'aise.

À ce moment-là, l'éclat argenté de la lune inonda le sol.

« Les habitants de la région prétendent qu'un loup-garou se cache dans cette forêt. Mais il n'apparaît

que le soir de la pleine lune. Et là, il chasse... Il se nourrit de sang frais... »

Voilà ce qu'avait déclaré mon père avant de se coucher, tout content... Évidemment, lui, il n'avait qu'un seul et unique objectif : capturer un loup-garou. Il y croyait, au loup-garou. Il y croyait dur comme fer ! Machinalement, je levai le visage vers la lune. Elle était toute ronde et étonnamment proche de la cime des arbres.

Un frisson d'effroi me parcourut de nouveau. « Ce n'est qu'une légende ! » me dis-je. Malgré tout, j'avais la chair de poule. Normal ! Mettez-vous à ma place...

C'est pourquoi, au lieu de retourner me coucher bien sagement, je décidai de me réfugier auprès de mon père. Il se moquerait sans doute de moi... Mais je lui expliquerais que j'avais mal au ventre... ce qui était presque vrai.

Doucement, je fis glisser la fermeture Éclair du battant.

- Papa ? chuchotai-je.

Mais la tente était vide.

Des feuilles bruissèrent derrière moi. Je fis volte-face en sursautant. Il n'y avait pas un chat. Pourtant, j'entendais des craquements dans le sous-bois. Quelqu'un marchait... « Sûrement papa ! » décrétai-je. Sans réfléchir, je m'élançai vers l'étroit chemin qui pénétrait dans la forêt. Les rayons de la lune m'éclairaient.

— Papa ! Où es-tu ? criai-je.

Seul un ululement de chouette me répondit. Je m'immobilisai, guettant d'autres bruits de pas. Mais je ne perçus plus rien... Plus rien que les battements affolés de mon cœur.

Je n'osais plus appeler. Après tout, je m'introduisais sur le territoire des bêtes sauvages. Même si je n'avais pas peur des renards ou des ours, mieux valait rester prudent...

Je me remis à marcher discrètement. J'étais certain que, d'un instant à l'autre, mon père surgirait devant moi. Il ne pouvait pas être bien loin !

Bientôt, je parvins à une bifurcation. Où devais-je aller ? À droite ou à gauche ?

J'hésitais encore quand j'entendis un crissement étouffé sur ma gauche. « C'est papa qui chasse... Il m'a entendu, mais il ne veut pas attirer l'attention ! » me dis-je, plein d'espoir.

Ragaillardi, je partis à gauche. Très vite, le chemin se transforma en un minuscule sentier encombré de broussailles. Au-dessus de ma tête, les feuillages s'épaissirent. La lumière de la lune disparut. Et ce fut l'obscurité totale.

Une peur brutale me saisit à la gorge, m'empêchant presque de respirer. « Je vais me perdre ! » réalisai-je alors. Me figeant, je tendis l'oreille. Mais je n'entendais que mon propre souffle. Des larmes brûlantes me montèrent aux yeux. Pourquoi mon père ne venait-il pas à ma rencontre ? Pourquoi m'avait-il laissé tout seul ?

Il ne me restait plus qu'à retourner au campement... Je fis demi-tour et me mis à courir. Je trébuchai sur une racine et faillis tomber. Alors que je me rattrapais de justesse, des feuilles craquèrent dans le sous-bois, juste derrière moi.

- Papa ? chuchotai-je, le souffle court.

Je m'avançai lentement. Une branche recouverte de lichen humide m'érafla le visage. Réprimant un gémissement de douleur, je m'enfonçai davantage dans le bois.

- Papa ! Papa ! C'est toi ? m'écriai-je, oubliant toute prudence.

Il y eut un autre craquement. En haut d'un arbre, cette fois.

Je levai la tête... Deux yeux brillaient au milieu des branches.

Ma respiration se bloqua. Qu'est-ce que c'était ? Un hibou ?

Je perçus un grognement... Puis tout se déroula très vite.

Une ombre bondit sur le sol. Une silhouette massive, à quatre pattes, éclairée fugitivement par la lune...

Un hurlement s'étouffa dans ma gorge.

// se trouvait devant moi... Le visage hérissé de longs poils bruns, les yeux noirs et étincelants. Ses babines retroussées laissaient apparaître des crocs luisants.

- Non..., balbutiai-je en reculant. Non...

Avec un grondement terrifiant, la créature se redressa subitement sur deux jambes. La gueule d'un loup, le corps d'un homme... *Un loup-garou !*

Rejetant la tête en arrière, il hurla à la lune.

Dans un dernier réflexe, je pivotai sur mes talons...

Mais une main griffue m'agrippa violemment, et des dents coupantes comme des rasoirs se plantèrent dans mon épaule.



La douleur fut atroce, brûlante. J'avais mal, si mal...
Un vertige aveuglant me saisit. Un voile noir se
forma devant mes yeux.
Je me sentis tomber sur le tapis de feuilles mortes...

Quelque chose de tiède soufflait sur mon cou... Il
m'attaquait de nouveau !

- Nooon ! Papa !

Une main se plaqua sur mon épaule. Non, pas une
main... Les griffes d'un loup...

- Nooon ! Au secours !

- Marco ! Calme-toi !

J'ouvris les yeux, et je vis mon père penché sur moi,
une main sur mon épaule. Il fronçait les sourcils
d'un air anxieux.

- Je suis là, dit-il doucement. Tout va bien...

Tout va bien ?

Éberlué, je me redressai lentement en jetant un coup

d'œil autour de moi. J'étais sur mon lit de camp !
Dans ma tente !

Hé ! Je délirais, ou quoi ? Venais-je encore de faire un cauchemar ?

- Papa, je..., commençai-je en me tournant vers lui.

Je sentis alors une vive douleur à l'épaule.

Cette douleur ne trompait pas. Je m'étais réellement perdu dans la forêt. Et j'avais bel et bien été mordu...

- Je suis arrivé juste à temps, dit mon père, confirmant mes pensées. Tu t'étais évanoui... J'ai dû te porter jusqu'ici.

- Et... *lui* ?

- Il s'est enfui, m'informa-t-il calmement.

- Enfui ? répétais-je. Tu... tu es sûr qu'il n'est pas...

- Non, non, ne t'inquiète pas.

Une drôle d'expression se peignit sur le visage de mon père quand il ajouta :

- Il ne risque pas de revenir ce soir. Mais, crois-moi, on l'aura !

- Comment ça, « on l'aura » ? demandai-je d'une voix blanche.

Papa ébaucha un sourire triomphant :

- Demain, on part à la chasse, fiston ! Et nous l'attraperons !

- Ah, non ! m'écriai-je. Moi, je... Papa, je veux rentrer à la maison !

- Tu plaisantes ? fit mon père en m'adressant un regard stupéfait. Tu ne te rends pas compte ? Marco, nous allons capturer un loup-garou !

Et lui, il ne se rendait pas compte de ce que je ressentais ! Je faillis lui dire que j'avais été mordu... Je ne sais pas pourquoi, mais je me tus.

- Ça m'est égal ! protestai-je. J'en ai marre... Je veux rentrer...

- Ah, demain, ce sera un grand jour, m'interrompit papa avec enthousiasme.

- Mais tu es fou ! C'est trop dangereux !

Il parut très étonné :

— Dangereux ?

Il secoua la tête :

- Marco, durant la journée, un loup-garou n'a plus aucun pouvoir ! C'est simplement un humain, comme toi et moi. Il n'y a aucun danger, rassure-toi.

À l'évidence, sa décision était ferme et définitive.

- Très bien, murmurai-je, ravalant ma déception.

L'observant du coin de l'œil, j'ajoutai, maussade :

- Au fait, où étais-tu, tout à l'heure ? Je t'ai cherché partout.

- Oh, vraiment ? fit mon père, l'air désolé. Eh bien, comme je ne pouvais pas dormir, je suis parti en forêt. Que veux-tu, je suis si impatient d'en trouver un... Tu sais que j'attends ce moment depuis longtemps ! Il sourit et m'ébouriffa les cheveux :

- Allez, ne t'inquiète pas. Dors sur tes deux oreilles ! Sur ces mots, il se leva et sortit. Je me rendis compte qu'il n'avait pas refermé le battant : la toile était simplement retombée sur l'ouverture de la tente. Mais je n'avais ni le courage de rappeler mon père, ni la force de me lever.

Je m'étendis sur le lit, remontai le duvet jusqu'à mon menton et, épuisé, je fermai les yeux.

Si seulement je pouvais vraiment être en Floride, avec Grand-mère...

Un souffle de vent agita la tente.

Si seulement la porte de ma tente fermait à clé...

Je me retournai sur le lit et enfouis le visage dans l'oreiller.

Si seulement je me trouvais à la maison, en train de jouer avec mes copains...

Le sommeil commençait enfin à me gagner.

Si seulement les vacances pouvaient être terminées...

Grâce à toutes ces pensées réconfortantes, je finis par m'endormir. Mais je sombrai dans un rêve horriblement agité.

Un rêve où je courais... Je courais à perdre haleine dans la forêt noire et humide. Les branches des arbres me cinglaient le visage, et je filais à toute allure, au clair de lune... à quatre pattes.

Une épaisse fourrure me tenait chaud. Sous mes pieds, les feuilles mortes crissaient agréablement. Je m'enivrais de l'odeur de la terre fraîche.

Haletant, je courais et courais... en compagnie d'une meute de loups.

« Stop ! Je veux que ce rêve cesse immédiatement ! »

Je me réveillai en sursaut. De la sueur perlait à mon front, et ma respiration était saccadée comme si j'avais vraiment couru.

Oh là là, tous ces cauchemars commençaient à me rendre dingue !

Je me frottai les paupières, décidé à me rendormir coûte que coûte.

Soudain mon sang se glaça dans mes veines. Devant moi, dans l'obscurité, deux yeux luisants me contemplaient fixement.



C'était lui !

- Ne... ne me fais pas de mal..., suppliai-je d'une voix étranglée.

Le loup-garou haletait comme s'il venait de courir. Mais il ne bougea pas. Son regard étincelant restait rivé au mien. Il voulait m'hypnotiser !

Et j'étais hypnotisé. Incapable de détourner les yeux. Incapable de respirer.

« Crie ! Crie de toutes tes forces ! » m'ordonna une petite voix intérieure.

Mais j'avais la bouche sèche comme si j'avais mangé des grains de sable...

Enfin, l'appel explosa du fond de ma gorge.

- Au secours !

Aussitôt, le loup-garou tourna la tête vers la porte de la tente. Rapide comme l'éclair, il lança quelque chose par terre et bondit dehors.

- Papaaaa ! hurlai-je en me levant brutalement.

Dans mon élan, je fis basculer le lit, qui se coïncida dans un montant de la tente.

- Papaaa!

La tente se mit à tanguer dangereusement. Par chance, mon père fit irruption à ce moment-là, une torche à la main.

- Oh, oh ! s'exclama-t-il en empoignant le montant qui menaçait de s'écrouler.

D stabilisa la tente, remit le ht en place, puis m'éclaira.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'un ton inquiet.

- Il... il est revenu ! balbutiai-je. Il était là ! Juste devant moi ! Là !

D'un doigt tremblant, je lui désignai l'endroit où le loup-garou se tenait quelques instants plus tôt.

- Il est revenu ? répéta mon père, perplexe. Je... je dois le rattraper !

Il s'apprêta à sortir de la tente.

- Ça va ? s'enquit-il en me jetant un coup d'oeil par-dessus son épaule.

Je m'efforçai de sourire :

- Bof... Je...

Mais il s'éclipsa avant que j'aie fini de parler.

Chancelant, je m'assis sur le lit. Le regard cruel de cette créature mi-homme mi-loup me hantait.

« Pourquoi est-il revenu ? Pourquoi ? » ne cessais-je de me demander.

Puis une pensée me terrassa. Et si le loup-garou guettait mon père ?

- Papa ? Tu es là ? appelai-je à mi-voix.

Personne ne me répondit.

J'aurais dû l'accompagner ! Et lui, il n'aurait jamais dû me laisser tout seul ! Nous étions tous les deux en danger !

Oubliant ma peur, je me relevai d'un bond, prêt à m'élancer dehors. Mais, sur le sol, quelque chose de brillant capta mon regard. Intrigué, je me penchai pour le ramasser.

On aurait dit une dent... Une canine acérée et solide comme de la pierre. Elle était attachée à une cordelette.

Je compris en une fraction de seconde. C'était une dent de loup.

Oui, une dent de loup que l'on pouvait porter autour du cou. Un pendentif, en quelque sorte. « Voilà ce que le loup-garou a lancé par terre avant de s'enfuir », me dis-je, le cœur battant.

Un frisson d'effroi me parcourut. Vite, je devais le montrer à papa !

Je me ruai dehors. Un cri s'étrangla dans ma gorge. Silencieux, mon père se tenait juste devant ma tente.

- Tu... tu étais là ? bredouillai-je.

- Je ne l'ai pas retrouvé, déclara-t-il en fronçant les sourcils. Mais demain, il ne nous échappera pas !

- Regarde...

Je lui tendis la dent de loup :

- C'était par terre, dans ma tente.

Mon père s'en empara et l'examina attentivement.

- Bizarre, fit-il. C'est lui qui t'a laissé ça ?

Je fis signe que oui.

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

- Je l'ignore. Peut-être un porte-bonheur...

Une lueur d'impatience brilla dans ses yeux.

- Eh bien, puisqu'il t'a confié ce charmant bijou, porte-le ! ajouta papa en glissant la dent en pendentif autour de mon cou.

Je réprimai un frisson. Un froid glacial m'envahit, et je me mis à trembler comme une feuille. C'était sûrement le contrecoup, la fatigue...

Croisant les bras très fort sur ma poitrine, je tentai de me réchauffer. Mais il fallut un bon moment pour que cette sensation désagréable disparaisse. Une drôle de sensation, vraiment.

- Marco ! Viens vite !

Le lendemain matin, je fus tiré de mon sommeil par les cris frénétiques de mon père.

- Marco, dépêche-toi !

Paniqué, je me levai en hâte.

- Dépêche-toi ! répéta mon père d'une voix surexcitée. Vite !



Le cœur battant, je bondis hors de la tente.

Et qu'est-ce que je découvris ?

Rien.

En jean et chandail rouge, une casquette de baseball bleu marine sur la tête, mon père était assis devant un feu de camp. Et, tranquillement, il faisait frire des œufs dans une poêle.

- Mais... qu'est-ce qui se passe ? m'écriai-je en jetant un coup d'œil affolé autour de moi.

- Il se passe que tu vas manger des œufs froids ! répondit papa en riant. Le petit déjeuner est prêt ! Je lui lançai un regard furieux.

- Ah, c'est malin ! marmonnai-je en m'installant à côté de lui. Tu m'as fait peur...

Mon père servit les œufs sur deux assiettes et m'en tendit une.

- Ne sois pas si grognon, me recommanda-t-il d'un ton malicieux. Aujourd'hui, c'est notre jour de

chance ! On va capturer un loup-garou ! Un vrai, en chair et en os...

Un loup-garou...

J'eus l'impression de recevoir un coup dans l'estomac. Baissant les yeux, je m'emparai de mon couteau, de ma fourchette et coupai le bel œuf sur le plat que papa avait préparé. J'en pris une bouchée, mais j'avais la gorge si serrée que j'eus un mal fou à avaler.

Occupé à se verser une tasse de café, mon père n'avait pas remarqué mon trouble.

- Papa, tu... tu es sûr que ce n'est pas dangereux ?
- Certain, assena-t-il d'un ton catégorique. De toute manière, nous sommes ici pour réussir, pas vrai ?
- Oui, mais... Et si les loups-garous possédaient quand même un pouvoir quand il fait jour ? insistai-je, de plus en plus nerveux.
- Impossible.

Je le contemplai avec incrédulité. Comment pouvait-il le savoir ?

Évidemment, papa savait *tout*. Réparer une voiture, souder de la plomberie, lire les étoiles, prévoir un rhume ou une indigestion... Et même tricoter !

« S'il m'affirme que le loup-garou n'est pas dangereux en plein jour, c'est que c'est vrai », me dis-je alors pour me rassurer.

- Papa, comment sais-tu qu'il n'a aucun pouvoir durant la journée ?

Il haussa les épaules.

- Je le sais, c'est tout, grommela-t-il.

Je fis une grimace. Ça, ce n'était pas une réponse ! Mais je n'avais plus qu'à lui faire confiance. Nous terminâmes notre petit déjeuner en silence. Ensuite, mon père annonça qu'il était l'heure de lever le camp. Après avoir démonté les tentes et rangé nos affaires dans nos sacs à dos, nous quittâmes la clairière pour nous enfoncer dans la forêt. Nous marchâmes un bon quart d'heure avant que j'ose poser la question qui me brûlait les lèvres :

- Papa, comment sais-tu quelle direction il faut prendre ?

Mon père s'arrêta et me sourit :

- Regarde...

Il me désigna des marques de pattes dans la terre humide. Un frisson de peur me parcourut.

- On dirait qu'il a laissé ses empreintes volontairement ! ajouta-t-il avec bonne humeur. On continue ?

— Oui, oui...

Nous empruntâmes l'étroit sentier qui menait au cœur de la forêt. Bientôt, la cime des arbres forma une voûte dense qui retenait la lumière du soleil. Plus nous avançons, plus il faisait sombre.

À un moment, je dus m'arrêter pour réajuster les lanières de mon sac à dos.

- Papa, attends-moi !

Mais mon père poursuivit d'un pas vif et déterminé. Je courus pour le rattraper.

- Chut ! fit papa, en s'immobilisant soudain. Il est là...

Paupières plissées, il garda le regard fixé sur un endroit broussailleux, à quelques mètres devant nous. Puis il se précipita à grandes foulées silencieuses. Le cœur battant, je m'élançai derrière lui. Mon père se faufilait habilement entre les arbres. C'est alors qu'un animal fauve à la queue touffue s'échappa d'un fourré...

- Hé, ce n'est qu'un renard ! m'esclaffai-je.

Un renard au pelage magnifique, brun et roux. Blotti au pied d'un arbre, il nous contemplait d'un air craintif...

- Quel imbécile je suis ! marmonna papa en secouant la tête avec dépit. Le loup-garou reprend une forme humaine durant la journée... Comment ai-je pu l'oublier ?

Si je ne soufflai mot, je n'en pensais pas moins. « Pourvu qu'il se trompe encore... Pourvu que le loup-garou se trouve loin, très loin de nous... Pourvu qu'on ne le retrouve jamais et qu'on rentre vite à la maison ! »

Les sourcils froncés, mon père reprit le chemin qui pénétrait dans la forêt profonde. Il marchait vite, en silence. J'avais du mal à le suivre, mais je n'osais pas protester... Papa avait tellement hâte de capturer sa proie !

Il faisait toujours sombre. Des sons inconnus s'élevaient autour de nous. Des crislements stridents, des piailllements aigus... Et aussi un curieux bruit sec, de plus en plus sonore à mesure que nous avançons. Comme des milliers de claquettes en même temps...

Je levai le visage, et ne pus retenir un cri d'étonnement. Tout en haut des arbres, une nuée d'oiseaux noirs comme de l'encre nous observaient en claquant du bec. Ils avaient un bec très long et très pointu. Et des yeux rougeoyants.

- Hé, papa, tu as vu ? soufflai-je.

Stupéfait, je me mis à marcher la tête en l'air. L'étrange claquement que produisaient ces centaines d'oiseaux semblait rythmer mes pas.

- Qu'est-ce que c'est comme espèce ?

Je ralentis, incapable de détacher mon regard.

- Ils sont bizarres, quand même... Tu crois qu'on les dérange ?

Je plissai les paupières pour mieux les examiner.

- Oh, et après tout, je m'en moque ! marmonnai-je, regardant de nouveau devant moi.

Je lâchai un cri. Mon père avait disparu !

- Papa ?

Personne ne me répondit. Je scrutai anxieusement les sous-bois. Aucune trace de mon père. Il s'était volatilisé.

- Papa ! Où es-tu ?

Il ne m'avait pas attendu... C'était ma faute ! Je n'aurais pas dû le quitter des yeux !

Affolé, je me mis à courir.

- Papa ! Ne me laisse pas tout seul ! hurlai-je. Je vais me perdre ! Personne ne pourra me retrouver ! Personne, sauf le loup-garou...



- Papaaaa !

Je courus à perdre haleine, sans regarder où je me dirigeais. L'écho de mes cris retentissait dans la forêt.

- Papa ! Attends-moi !

Mais j'eus beau appeler, mon père ne réapparut pas. J'ignore combien de temps je criai ainsi. Longtemps, en tout cas. Très longtemps. À la fin, ma gorge se mit à me brûler atrocement. J'étais à bout de souffle, épuisé. Et seul.

M'exhortant au calme, je me mis à marcher en silence en scrutant anxieusement le sous-bois. « Il ne peut pas m'avoir abandonné... Je vais le retrouver ! » me répétais-je sans cesse.

Mais, à chaque pas, ma nervosité grandissait. Au moindre craquement de feuilles ou de brindilles, je sursautais. Plus j'avancais, plus je me sentais perdu. À un moment, le chemin s'élargit. La forêt devint moins dense. Bientôt, la lumière du jour filtra de nouveau à travers le feuillage...

Et, contre toute attente, je débouchai dans une clairière inondée de soleil.

Une vague de soulagement et de joie m'envahit. Une petite cabane s'élevait au milieu de la clairière. De la fumée s'échappait de la cheminée, et une lumière orange, douce et accueillante, brillait à la fenêtre, près de la porte d'entrée.

Je m'approchai sur la pointe des pieds et jetai un coup d'oeil à travers les carreaux. Je découvris une pièce sobrement meublée d'une table en bois et de deux chaises. Au fond, des bûches flambaient dans l'âtre. Me tordant presque le cou, j'essayais d'en voir plus quand la porte s'ouvrit en coup de vent. Je retins un cri. Sur le seuil se tenait une vieille femme. Une drôle de vieille femme. En une fraction de seconde, je remarquai ses pieds nus aux orteils nouveaux sous sa longue et ample robe violette et orange. Le tissu ressemblait à de la dentelle... une dentelle à moitié déchirée. Et sa chevelure ! Très longue, très noire, mais très fine sur le haut de la tête : la peau rosâtre de son crâne apparaissait sous ses cheveux...

Maigre, elle avait les joues creuses et la peau fripée comme du parchemin. Le bout de son long nez touchait presque ses lèvres desséchées... De lourds anneaux d'argent pendaient à ses oreilles, et elle portait plein de bracelets argentés, du poignet jusqu'au coude.

- Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle sèchement. Elle avait une voix étonnamment jeune, et des yeux d'un bleu très vif.

- Je... je me suis perdu, balbutiai-je.

- Dans ce cas, entre !

Sur ces mots, elle pivota sur ses talons et disparut dans la cabane.

Je lui emboîtai le pas. Dès que je fus à l'intérieur, la porte se referma en claquant. Un frisson d'effroi me parcourut.

- Ah, tu as peur ! dit alors la vieille femme en hochant la tête. Je comprends...

Je jetai un coup d'œil éperdu en direction de la porte.

- Désolée, petit, tu restes ici, déclara-t-elle avec froideur.

D'un geste autoritaire elle m'agrippa par les épaules et me mena jusqu'à une chaise.

— Assieds-toi. Ici, tu cours un très grand danger, ajouta-t-elle en posant sur moi un regard sévère.

Ma peau se couvrit de chair de poule.

- Alors laissez-moi partir ! suppliai-je en me relevant d'un bond.

- Ne bouge pas ! ordonna-t-elle. C'est dans la forêt que tu es en danger... Tu es tout seul ? s'enquit-elle, un peu radoucie.

- Non... Je suis avec mon père, mais... il a disparu, bredouillai-je.

- Disparu ?

J'hésitai un instant. Puis quelque chose dans le regard de la vieille femme m'inspira confiance.

- Mon père chasse... Il chasse le loup-garou, avouai-je sans détour.

- Oh...

Elle ébaucha un sourire sans paraître étonnée.

- Je vois. Eh bien, ton père te rejoindra ici. C'est sûr et certain ! En attendant, je vais te préparer un bon chocolat chaud.

Elle mit une casserole de lait sur le feu. Muet, je la suivis des yeux. Elle était vraiment bizarre... Bizarre, mais gentille, tout compte fait.

- Merci, murmurai-je quand elle posa devant moi un grand bol fumant.

Je trempai mes lèvres et avalai une gorgée. Le chocolat, délicieux, me rasséra.

- Mon petit, il existe une légende sur le loup-garou que ton père tente de capturer, annonça alors la vieille femme en s'asseyant en face de moi. Veux-tu que je te la raconte ?

- Oui, bien sûr...

Elle passa une main décharnée dans ses fins cheveux noirs et commença son récit :

- Eh bien, autrefois, des enfants se promenaient et jouaient dans cette forêt. Mais c'était il y a très longtemps... Avant. Avant l'arrivée de l'inconnu.

- De l'inconnu ? répétai-je, interloqué.

- Un homme, oui, poursuivit la vieille femme, le regard dans le vague. D'après la légende, il était grand et très musclé. Il avait de longs cheveux noirs, une barbe et une moustache noires, et des yeux noirs, très brillants, en amande. On l'appelait « l'homme aux yeux de loup ».

Me regardant de nouveau, elle ajouta :

- Un beau jour, il est arrivé au village. Personne

n'a réussi à lui parler. Il était trop... distant. Et intimidant. Mais il n'est pas resté... Il est allé vivre dans la forêt. Peu de temps après, le cauchemar a commencé.

- Que s'est-il passé ? balbutiai-je.

- Le soir de la pleine lune, des hurlements terribles se sont élevés dans les bois. Ça a duré toute la nuit. Les habitants du village n'ont pas pu fermer l'œil... Puis, au lever du jour, le calme est revenu. Alors, un groupe de villageois s'est rendu dans la forêt. Et ils ont trouvé...

Après une pause, elle poursuivit avec une moue dégoûtée :

— Ils ont trouvé des dizaines de cadavres d'animaux, à moitié déchiquetés, dégoulinant encore de sang... Ils ont aussi découvert les empreintes d'un loup. La nuit suivante, quelques braves se sont cachés dans la forêt. Ils voulaient savoir qui avait perpétré un tel carnage. Et quand la lune est apparue dans le ciel, ils ont vu...

La vieille femme secoua la tête. Ses lèvres desséchées tremblèrent :

— L'homme. L'inconnu... était perché dans un arbre. Soudain, il a bondi par terre, et il a hurlé à la mort. Puis, en quelques secondes, il s'est transformé... Comme hypnotisée, elle précisa :

— Son visage s'est couvert de poils. Des crocs tranchants comme des lames de rasoir sont sortis de ses gencives... Il a attrapé un lapin et l'a dévoré vivant en une seule bouchée...

Terrifié, j'étais suspendu à ses lèvres.

- Rassure-toi, petit, les villageois qui l'observaient en cachette ont réussi à s'enfuir, murmura-t-elle. Ils sont rentrés chez eux sains et saufs. Ils ont eu beaucoup de chance... Mais, ensuite, tous ceux qui ont essayé de piéger le loup-garou ne sont jamais revenus. On ne peut pas échapper à cette créature... Aujourd'hui, seuls les inconscients ou les imbéciles s'aventurent dans cette forêt !

- Vous croyez que l'homme aux yeux de loup vit toujours dans cette forêt ? demandai-je, avec un frisson.

La vieille femme haussa les épaules :

- Qui sait ? Évidemment, il ne s'agit que d'une légende...

Elle n'acheva pas sa phrase, tournant les yeux vers la fenêtre. Je suivis son regard et soupirai :

- Pourvu que rien ne soit arrivé à mon père !

— Je suis sûre qu'il va bien, affirma-t-elle. Tant que le soleil brille, il est en sécurité.

Puis elle tendit une main vers moi.

- Veux-tu que je te prédise ton avenir ? proposa-t-elle en souriant.

Elle prit ma main dans la sienne et, d'un doigt noueux, effleura délicatement l'un des plis de ma paume.

- Voici ta ligne de vie. Regarde...

Comme je me penchais vers elle pour mieux voir, la dent de loup en pendentif que j'avais gardée sur moi glissa hors de mon col et se balança sur mon pull.

Les yeux de la vieille femme s'écarquillèrent.

- Mais c'est le talisman de l'homme aux yeux de loup ! s'écria-t-elle. Malédiction ! Va-t'en ! Va-t'en tout de suite !



Les yeux exorbités, la vieille femme se leva d'un bond de sa chaise. Elle s'empara du tisonnier rougeoyant dans la cheminée, elle le braqua sur moi comme une arme :

- Va-t'en, ou...

Paniqué, j'attrapai mon sac et pris mes jambes à mon cou. J'ouvris la porte à la volée et me ruai dans la clairière. Dans mon affolement, je trébuchai sur une pierre et m'affalai par terre de tout mon long. Je jetai un coup d'oeil derrière moi et vis la vieille femme bondir à mes trousses en brandissant le tisonnier fumant...

- Va-t'en ! hurla-t-elle. Disparais d'ici !

Je me relevai aussitôt et me précipitai dans les bois. Là, je me mis à fuir aveuglément. Tout ce que je voulais, c'était échapper à cette sorcière dont les cris stridents résonnaient dans toute la forêt.

Je poursuivis ma course éperdue jusqu'à ce que les hurlements de la vieille femme faiblissent dans le lointain. Jusqu'à ce que je ne les entende plus.

Bientôt, un silence profond m'enveloppa, mais je courus encore et encore...

C'est un point de côté fulgurant qui m'obligea à m'arrêter.

À ce moment-là, des grognements sourds s'élevèrent derrière moi. La gorge brûlante, suffoquant, je me retournai lentement.

Ce n'était pas lui. C'étaient... des chiens sauvages. Il y en avait au moins dix. Une meute de chiens au pelage sale, emmêlé, avec des yeux jaunes et menaçants, la gueule dégoulinant de bave.

Horrifié, je reculai d'un pas.

Les chiens m'encerclèrent. Le poil hérissé, les babines retroussées, ils grondaient en claquant des mâchoires. Un cri s'étrangla dans ma poitrine. Je bondis vers le premier arbre, et me hissai aussi vite que possible. Aussitôt, la meute se rua au pied de l'arbre, griffant sauvagement le tronc...

L'une des bêtes s'élança si haut qu'elle parvint à planter ses crocs dans ma chaussure droite. Ses dents acérées transpercèrent le cuir. Je poussai un cri de douleur. Le chien secouait violemment mon pied pour m'attirer vers le sol... Par miracle, je réussis à me dégager, et la chaussure tomba par terre.

M'agrippant au tronc, je me remis à grimper, mais un autre chien bondit. D'un coup de pied, je l'écartai et recommençai à me hisser.

Tout à coup, mes mains glissèrent.

- Noooooon !

Mais c'était trop tard. Impossible de freiner ma chute.

Lâchant prise, je dégringolai en bas de l'arbre... et m'affalai sur le dos au milieu de la meute sauvage.



Les chiens haletaient. La tête baissée, l'échiné hérissée, ils m'encerclèrent silencieusement. Leurs babines frémissaient. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien, comme s'ils guettaient ma réaction. Puis, obéissant à une sorte de code secret, ils s'approchèrent lentement, ventre à terre, prêts à bondir.

Une bouffée de panique m'envahit. Je savais que, quoi que je fasse, j'étais perdu.

Les chiens s'avancèrent encore en grognant sourdement.

La dent de loup...

L'idée me vint subitement. Ce mystérieux talisman avait terrifié la vieille femme... Peut-être que les chiens en auraient peur, eux aussi...

Tout doucement, je posai une main sur ma gorge.

Les chiens s'étaient encore rapprochés. À présent, je sentais leur souffle brûlant et aigre.

Je glissai les doigts sous le col de ma chemise et

attrapai la cordelette. Sans quitter la meute des yeux, je tâtonnai pour trouver la dent qui y était accrochée.

Elle avait disparu !

Les chiens se mirent à glapir. Leurs crocs luisaient. Désespéré, je fis glisser la cordelette autour de mon cou. C'était impossible ! La dent ne pouvait pas s'être volatilisée !

Enfin, je sentis la canine froide et dure sous mes doigts. Elle s'était coincée dans une maille de mon pull. Au moment où je l'empoignais, les chiens bondirent.

Je brandis la dent de loup devant moi, comme une arme.

Gagné ! Les chiens se figèrent en plein élan. L'oreille basse, ils reculèrent en poussant de petits cris plaintifs. Puis, la queue entre les pattes, ils firent demi-tour et s'enfuirent en courant.

Incroyable mais vrai !

Tremblant de la tête aux pieds, je me redressai et jetai un rapide coup d'oeil autour de moi. J'étais tout seul... Sain et sauf.

Je serrai la dent de loup très fort dans ma paume. « Elle m'a sauvé la vie... », me dis-je, émerveillé. C'était magique, oui... Mais d'où provenait cet étrange pouvoir ?

Je remis le pendentif sous mon chandail et ajustai soigneusement le col par-dessus. En tout cas, mieux valait ne pas perdre le talisman de l'homme aux yeux de loup... Il était très, très puissant.

Je me levai, remis ma chaussure et repartis à la recherche de mon père.

J'errai longtemps dans la forêt. Autour de moi, tout était silencieux. Les bêtes sauvages semblaient avoir disparu, tout comme les curieux oiseaux noirs aux yeux rougeoyants.

Je n'avais plus peur. À présent, je détenais un pouvoir secret... Un pouvoir grâce auquel je me sentais fort. En toute sécurité.

Je me faufilais entre les arbres, sans hésitation.

- Papa ! Eh oh ! Papaaa !

Régulièrement, j'appelais mon père, mais personne ne me répondait.

Je marchai ainsi pendant un bon moment. Puis, peu à peu, le découragement m'envahit de nouveau. Je ralentis l'allure.

- Papaaa !

Où se trouvait-il ? Et s'il avait été attaqué ? S'il était blessé ?

- Papaaa !

Soudain, une voix retentit dans le silence :

- Marco ?

- Papa ? Où es-tu ? criai-je en me figeant.

- Je suis en dessous de l'arbre le plus haut ! Regarde autour de toi !

Je levai les yeux. À une centaine de mètres, une cime surplombait celle des autres arbres.

- Je le vois ! m'écriai-je.

- Alors dépêche-toi !

D'une voix surexcitée, il clama :

- Hourra ! Je l'ai eu !

Mon père avait capturé le loup-garou ? Une boule d'angoisse se forma dans ma gorge. Oh non... Même sous sa forme humaine, ce monstre m'horrifiait d'avance.

Je courus rejoindre mon père. Quelques instants plus tard, je distinguai son chandail rouge entre les feuillages. Enfin !

Dégoulinant de sueur, je parvins à une clairière au milieu de laquelle se dressait un chêne immense. Mon père était adossé au tronc, un sourire satisfait aux lèvres.

J'eus l'impression de recevoir un coup sur la tête.

- Papa... Tu es dingue, ou quoi ? balbutiai-je.



Mon père me sourit :

- Qu'est-ce qui ne va pas, Marco ?

Ahuri, je tournai mon regard vers sa proie. C'était un petit homme chauve, en jean et anorak vert kaki. Il était gros, avec les épaules voûtées. Derrière les verres épais de ses lunettes, ses yeux noisette exprimaient une peur panique, car mon père lui avait passé les menottes. Une lourde chaîne lui entravait les chevilles.

- Ce n'est pas possible, bredouillai-je. Lui, un... loup-garou ? Il est... tout gras ! Myope comme une taupe ! Il n'a plus un cheveu sur le crâne !

À ce moment-là, le petit homme éternua.

- Et en plus, il a un rhume ! m'esclaffai-je. Ça existe, des loups-garous enrhumés ? Papa, libè...

- L'un de vous aurait-il un mouchoir ? m'interrompt le prisonnier en reniflant misérablement.

- Bien sûr, fis-je, en lui tendant aussitôt le mien.

- Non ! s'écria mon père.

Il écarta ma main d'un geste vif :

- Ça pourrait être une ruse !

« N'importe quoi ! Il est complètement dingue ! », pensai-je.

Le petit homme éternua de nouveau.

- Mais enfin, comment peux-tu être sûr que c'est lui ? demandai-je à mon père.

- Parce que durant toute la matinée, j'ai suivi des empreintes de loup, me répondit-il avec une pointe d'irritation. Or, ces empreintes m'ont conduit directement à la maison de cet individu. Une cabane, plus précisément, ajouta-t-il en souriant d'un air entendu. Il vit en pleine forêt. Aucun doute, Marco, il s'agit de notre homme.

- Mais il est tout à fait normal ! protestai-je. Il n'a rien de cette... créature que tu recherches !

- Monsieur, écoutez votre fils, soupira tristement le petit homme. Je vous en supplie, relâchez-moi... Je ne suis pas celui que vous croyez.

Papa le regarda, une lueur dure au fond des yeux.

- Jamais ! Vous changez de peau à la pleine lune, pas vrai ? Vous et moi, nous connaissons la vérité.

Se tournant vers moi, il ajouta :

- Là, il ressemble à Monsieur Tout-le-monde. Mais c'est lui.

- Vous délirez ! s'écria le prisonnier, affolé. Je suis victime d'une machination !

- Il ment, affirma mon père. Il ment comme il respire.

Je le regardai d'un œil perplexe. D'accord, papa

savait toujours tout. D'accord, il se trompait rarement. Mais là, je ne pouvais pas le croire.

De la sueur perlait sur le front rose du prisonnier. Il tremblait et roulait des yeux paniques.

- Excuse-moi, papa... Mais c'est impossible ! m'écriai-je. Il est gros, petit, même pas musclé... On dirait mon instituteur ! Tu crois vraiment que ce bonhomme peut se transformer en loup ?

Le prisonnier soupira. Il me regarda avec un sourire de tristesse.

- Merci, mon petit. Je m'appelle Ben Grantley. Je suis trappeur. Je chasse l'ours, le renard... Je vends les peaux de mon gibier pour gagner ma vie. Et... Une moue un peu ironique se dessina sur ses lèvres tremblantes :

- À tout hasard, je précise que je suis végétarien. Je faillis éclater de rire, mais mon père brandit un poing triomphant.

- C'est un loup-garou, je le sais ! s'exclama-t-il. Marco, mon rêve se réalise...

Ses yeux brillaient de joie et de fierté.

- Tu te rends compte, fiston ? Un loup-garou en chair et en os ! C'est une grande première dans l'histoire de l'humanité. Je vais être célèbre ! Nous serons célèbres...

« Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu aussi heureux », réalisai-je, interdit.

En sifflotant gaiement, mon père ramassa son sac à dos et l'ajusta sur ses épaules.

- En route ! ordonna-t-il. Marco, ouvre la marche.

Je reste derrière notre homme pour le surveiller.

Il se tourna vers le prisonnier et le menaça du regard.

— Vous avez intérêt à obéir, prévint-il en le poussant sans ménagement.

Le petit homme trébucha, gêné par la lourde chaîne à ses chevilles.

- Vous commettez une grave erreur ! cria-t-il. Je m'appelle Ben Grantley ! Je suis trappeur et...

- Trappeur ? répéta mon père. Dans ce cas, je suis une danseuse étoile !

Et, riant de sa propre plaisanterie, il lui donna un coup de poing sur l'épaule pour le faire avancer. Alors, le petit homme se mit à pleurnicher comme un enfant.

- Vous vous trompez, bredouilla-t-il. C'est grave... Vous le regretterez !

Lui lançant un bref coup d'œil, j'eus de nouveau la certitude qu'il était sincère.

Mon père s'apprêtait à commettre une très grave erreur.

Deux jours plus tard, nous embarquâmes à bord du navire qui allait nous ramener chez nous.

J'aurais dû être content, n'est-ce pas ? Nous quittons enfin ce continent ! Depuis le temps que j'attendais ce moment... Eh bien, non, j'étais malheureux. Pieds et mains ligotés, Ben Grantley avait été placé dans une cage, comme une bête sauvage. J'avais beaucoup de peine pour lui.

Sur le port, les matelots partageaient mon sentiment, car ils regardaient le prisonnier avec compassion.

- Nous refusons de faire monter cet homme à bord s'il est enfermé de la sorte ! protesta le capitaine. C'est inhumain !

- Mais puisque je vous affirme qu'il s'agit d'un dangereux individu ! s'énerma mon père. Écoutez... Il exhiba une liasse de dollars.

- Je sais ce que je fais. Toutes ces précautions sont utiles, croyez-moi, conclut-il avec autorité.

Finalement, les matelots se résignèrent. M. Grantley

fut embarqué dans sa cage et emprisonné dans la cale du bateau. Il y resterait pendant les sept jours que durerait le voyage.

Quant à mon père et moi, nous voyagions dans une cabine très confortable.

Dès que nous y fûmes, je m'étendis sur le lit moelleux et fermai les yeux. Mais j'étais incapable de me détendre. Je ne cessais de penser à M. Grantley. Je le revoyais agrippé aux barreaux, affolé, le nez rouge, les yeux larmoyants... Son rhume empirerait dans la cale humide et sombre... Le pauvre !

Assis à la table de la cabine, mon père parlait au téléphone avec un avocat. Il organisait déjà l'arrivée de M. Grantley, alias M. Loup-Garou... Un grand événement, vous imaginez !

Oh, il commettait une grave erreur, j'en étais convaincu. Mais comment le lui faire comprendre ? Comment le persuader ? Il était si sûr de lui...

J'étais plongé dans mes réflexions quand le navire commença à tanguer violemment. Le capitaine nous avait bien prévenus que la mer risquait d'être agitée, mais je n'y avais pas prêté attention. Cependant, il n'avait pas exagéré, car les roulis empiraient de minute en minute.

Bientôt, je me sentis tellement mal que je fus obligé de m'asseoir pour tenter de mieux respirer. J'avais la nausée, et la tête me tournait. Mon père, lui, se portait à merveille. Il était toujours au téléphone.

- Fabuleux ! clamait-il. Appelez la presse ! Contactez toutes les chaînes de télévision et de radio ! Créez

un site Internet ! Tout le monde doit être au courant !
« Dans une seconde, il va proposer une marque de pub ! » pensai-je en dépit de mon malaise grandissant. Les baskets Loup-Garou pour être le meilleur enjogging... Les céréales Loup-Garou pour mordre la vie à belles dents... Ha, ha, ha !

- Un show télévisé ? répétait mon père. Bien sûr ! Organisez une émission en direct ! Avec une diffusion par satellite dans le monde entier...

Il se leva et se mit à arpenter la cabine d'un pas énergique. Le combiné du téléphone calé entre l'épaule et la mâchoire, il écoutait, hochait la tête... Il parlait de plus en plus vite. De plus en plus fort.

Et le bateau tanguait de plus en plus.

J'avais des sueurs froides, et des élancements douloureux dans le crâne.

Enfin, papa me regarda.

- Ne quittez pas, dit-il à son interlocuteur. Qu'est-ce que tu as, Marco ?

- Je... je ne me sens pas bien, marmonnai-je.

— Oh, toi, tu as le mal de mer. Va prendre l'air sur le pont ! Respire bien à fond. Je suis sûr que ça ira mieux. Je te rejoins dès que j'ai terminé ma conversation, d'accord ?

- D'accord...

Je quittai la cabine en titubant pour arriver à l'air frais. Il fallait emprunter un long corridor et trois escaliers. Dur, dur... Le bateau tanguait tellement que j'étais ballotté comme un fétu. Luttant contre la nausée, je me précipitai sur le pont.

Il était désert, balayé par les embruns. Un vent glacial me fouetta le visage. En vacillant, je m'approchai du bastingage et inspirai à pleins poumons l'air salé du grand large. Quelques minutes plus tard, je me sentais déjà mieux.

Devant moi, la mer s'étendait à perte de vue, noir comme de l'encre. On ne distinguait pas la ligne d'horizon, là où le ciel et l'eau se rejoignent. Il n'y avait ni lune, ni étoiles. Rien qu'une masse sombre et dense. J'avais presque l'impression d'avoir les yeux fermés...

Soudain, les rafales de vent redoublèrent de violence. Le bateau se mit à tanguer de plus belle.

- Avis de tempête ! cria un matelot.

Une autre bourrasque secoua brutalement le navire. L'océan se déchaînait. Une vague gigantesque se fracassa sur le pont, et je dus m'agripper au bastingage pour ne pas tomber. Trempé jusqu'aux os, je voulus retourner à la cabine, mais une deuxième vague déferla par-dessus bord.

- Au secours ! hurlai-je. Au secours !

Mais le vent étouffait mes appels... Je ne m'entendais même pas crier !

La vague roula sur le pont, et un torrent d'écume s'abattit violemment sur moi. L'eau était si noire... Si froide, si lourde... En suffoquant, je lâchai le bastingage.

Et la vague m'emporta.

Je me sentis happé dans un rugissement assourdissant. Bloquant mon souffle, je tentai de nager, de résister... En vain. Le puissant rouleau d'écume allait m'engloutir dans l'océan déchaîné.

Mais, soudain, quelque chose me retint. Deux mains robustes m'agrippèrent par les chevilles... me tirèrent énergiquement en arrière.

Une seconde plus tard, je m'affalai à plat ventre sur le pont. Secoué par une violente quinte de toux, je crachai et repris peu à peu haleine. « J'ai failli me noyer... On m'a sauvé la vie... », réalisai-je confusément, le front appuyé sur le bois détrempé.

Il me fallut plusieurs minutes pour me ressaisir. Puis, prenant une profonde inspiration, je roulai sur le dos.

- Vous ? m'exclamai-je d'une voix étranglée en découvrant mon sauveur.

C'était Ben Grantley ! Penché au-dessus de moi, il me dévisageait avec inquiétude :

- Ça va mieux, petit ?
- Mais que... que faites-vous ici ? balbutiai-je.
- Oh, j'avais besoin de prendre l'air, répondit-il en souriant. Voyager dans une cale, ce n'est pas très agréable, tu sais...

J'étais tellement abasourdi que je fus incapable de lui demander qui l'avait libéré.

M. Grantley ôta ses lunettes et les frotta sur la manche de sa chemise.

- Heureusement, je ne les ai pas perdues, reprit-il tranquillement. Sans lunettes, je n'y vois goutte.
- Vous... vous m'avez sauvé la vie, bredouillai-je.
- Je suis arrivé juste à temps, admit-il.

En toussant de nouveau, je m'assis lentement.

— Merci... Merci beaucoup, murmurai-je.

- Tu as eu de la chance, dit-il simplement en continuant de nettoyer ses lunettes.

Malgré ma confusion, je l'observai avec attention. Ben Grantley avait l'air si humble... Et pourtant, j'eus l'intuition qu'il cachait quelque chose. Mais quoi ?

A ce moment-là, papa accourut sur le pont.

- Marco ! s'écria-t-il. Ça va ?

Mais dès qu'il vit M. Grantley, il blêmit.

- Qu'est-ce vous fabriquez ici ? gronda-t-il.

Il l'empoigna brutalement par le bras.

- Vous vous êtes échappé, hein ?
- Laisse-le ! intervins-je. Il vient de me sauver la vie !
- Peut-être, mais il est dangereux ! vociféra mon

père. Ne t'approche plus jamais de lui !

- Mais enfin, papa, il m'a sauvé la vie ! insistai-je désespérément. Il n'a rien de dangereux !

- Tout en lui est dangereux ! répliqua-t-il avec colère en maintenant fermement M. Grantley.

- Lâchez-moi, supplia Ben d'une voix faible.

Il essaya vainement de se dégager.

- Vous vous trompez ! gémit-il. Mais il est encore temps d'oublier ce terrible malentendu...

- Il n'y a aucun malentendu, coupa mon père.

Entraînant M. Grantley de force, il héla des matelots.

- J'ai besoin d'aide ! Trouvez des chaînes solides...

M. Grantley fut ramené dans sa prison.

Étourdi, je regagnai péniblement notre cabine. Après avoir enfilé des vêtements secs, je m'assis sur le lit et regardai à travers le hublot. La lune apparaissait fugitivement entre les nuages balayés par le vent. L'océan était toujours déchaîné. Les vagues se fracassaient contre la coque du bateau, qui tanguait, tanguait... Je sentis la nausée me reprendre.

J'avais aussi très mal à l'épaule droite, là où j'avais été mordu. Mon bain de mer forcé avait dû irriter la plaie. « J'aurais dû parler de cette morsure à papa », me dis-je en glissant une main sous mon sweat-shirt pour me masser.

Un cri d'effroi s'étrangla dans ma gorge. Me levant d'un bond, je courus dans la salle de bains. Je remontai hâtivement mon sweat-shirt, et jetai un coup d'oeil dans le miroir.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? hurlai-je.
Mon épaule était toute rouge et boursouflée.
Et une horrible touffe de poils noirs se dressait sur
ma peau.

J'halluciniais sûrement... Terrifié, j'empoignai les poils et tirai dessus.

- Aïe !

Ils restèrent solidement plantés dans ma peau, et je sentis comme une brûlure. Qu'est-ce que c'était ? La gorge sèche, je remis mon sweat-shirt et sortis de la salle de bains. Au même instant, mon père pénétra dans la cabine.

- Papa, il faut que je te montre quelque chose, commençai-je, luttant contre la panique.

- Une seconde, fiston.

Il se débarrassa de son ciré jaune, dégoulinant d'eau, et le suspendit dans la douche.

- Papa...

- Une seconde ! coupa-t-il en s'installant à la table. Il décrocha le téléphone :

- Je dois passer un coup de fil. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Résigné, je m'assis sur le lit.

Vingt minutes plus tard, il était toujours au téléphone, en grande conversation avec son avocat.

— Oui, créez des peluches loup-garou ! déclarait-il avec enthousiasme. Contactez les fabricants de jouets...

Mon épaule me démangeait de plus en plus. Je me grattai discrètement.

- Papa... Il faut que je te parle ! chuchotai-je, dès que je réussis à croiser le regard de mon père.

Mais, me faisant signe de patienter, il poursuivit sa conversation téléphonique d'un ton animé.

Je décidai alors de me coucher tout habillé. « Papa est si heureux ! me dis-je. Si je lui parle de la morsure, je vais gâcher sa joie... »

D'accord, des poils me poussaient sur l'épaule, mais était-ce si grave que ça ? Je n'avais pas envie d'inquiéter mon père... pour rien.

Pour rien du tout.

Finalement, je ne soufflai mot et décidai d'oublier la chose.

Vous le savez déjà, je m'appelle Marco Freidus. Mais ce que vous ignorez, c'est que j'habite une petite ville. Et une très, très petite maison.

La plupart de mes copains vivent dans de belles villas spacieuses. Leur chambre est « en haut ». C'est chic ! Chez moi, tout est en bas. La cuisine, le salon, et les deux chambres à coucher.

Notre cuisine est si minuscule que le réfrigérateur se trouve dans le salon.

Notre salon est si minuscule qu'il y ajuste la place de mettre le canapé et le bureau de mon père (plus le réfrigérateur !).

Mais chez moi, hé, hé... il y a quelque chose d'exceptionnel. Au milieu de notre tout petit salon se dresse une très grande cage... Et qu'est-ce qu'il y a, dans cette cage ? Un loup-garou !

Parfaitement. Moi, Marco Freidus, j'ai un loup-garou dans mon salon.

Avant notre voyage en Bratvie, mes camarades pen-

saient que mon père était complètement dingue... Aujourd'hui, le monde entier sait qu'il y a un loup-garou chez moi. Aujourd'hui, le monde entier pense que mon père est dingue.

Quant à moi, je m'interroge... Ben Grantley, ce petit homme chauve emprisonné chez moi, est-il réellement un loup-garou ? Très bonne question, n'est-ce pas ?

Le problème, c'est que je ne peux pas y répondre. Qui est réellement Ben Grantley ? Mystère...

- S'il te plaît, Marco ! Laisse-moi le voir !

C'était encore Ashley, ma meilleure copine. Depuis plusieurs jours, elle me suppliait. Dès qu'on sortait de l'école, elle me harcelait pour que je l'invite à la maison.

Pourquoi ? Vous avez deviné...

Quant à moi, je refusais. Mon père avait été très ferme : personne ne devait poser les yeux sur lui avant le soir de la pleine lune.

Il nous fallait donc attendre encore vingt-quatre heures. D'après papa, le soir de la pleine lune, Ben Grantley se transformerait en loup-garou. La métamorphose serait filmée en direct par des chaînes de télévision, et diffusée par satellite dans le monde entier.

- N'insiste pas, répétais-je à Ashley. Non, c'est non. Je n'avais aucune envie d'exhiber le pauvre Ben Grantley comme une bête rare ! Même à Ashley.

- Allez ! Je ferai tes devoirs pendant une semaine, promit-elle. Non, pendant un an... Non, pendant dix ans !

- Laisse tomber, Ashley.

- Je nettoierai ta chambre pendant un an. Non, toute la maison ! Non, toute la maison, plus la niche du chien !

- Je n'ai pas de chien.

- Oui, mais si tu en avais un, je nettoierais sa niche ! S'il te plaît, laisse-moi le voir... S'il te plaît ! Allez, dis oui ! S'il te plaît !

- Arrête, marmonnai-je.

Ashley fronça les sourcils :

- Très bien. Puisque c'est comme ça, je ne te parlerai plus. Plus jamais, je le jure !

- Ça me fera des vacances, grommelai-je.

- Tu n'es pas sympa ! s'écria Ashley en tapant du pied. Allez, sois chic ! Laisse-moi le voir, et je te promets...

Elle mit un doigt sur sa bouche.

- Motus et bouche cousue. Je ne dirai rien à personne, promis, juré.

« Sans blague ? Pipelette comme tu es ? » pensai-je.

Je l'aimais bien, Ashley, même si elle exagérait toujours tout. Par exemple, elle était plus grande que moi, et elle mettait des baskets à semelles compensées ! Elle avait des cheveux bouclés, et elle les frisait ! Elle ne portait pas un seul anneau à l'oreille, mais trois ! Et, bien sûr, une bague à chaque doigt...

- Alors ? insista-t-elle. S'il te plaît ! En échange, tu pourras me demander ce que tu veux ! N'importe quoi !

J'étais à court d'arguments. Après tout, elle était ma meilleure copine...

- OK, soupirai-je. Allons-y maintenant.

- Impossible.

- Tu rigoles ? C'est maintenant ou jamais !

- D'abord, je dois passer chez moi. Tu sais, pour promener Jedi, précisa-t-elle.

Ashley avait appelé son caniche miniature Jedi. Comme s'il s'agissait du chien le plus beau, le plus fort et le plus intelligent de l'univers ! D'ailleurs, elle avait l'intention de le présenter à un concours canin...

À mes yeux, ce n'était qu'un vulgaire rat frisé.

— Comme tu veux. À plus tard ! lançai-je.

Je rentrai directement chez moi. Moins d'une demi-heure plus tard, Ashley sonnait à la porte. Elle se précipita aussitôt dans le salon.

- C'est *lui* ? balbutia-t-elle en écarquillant les yeux. Elle contourna la cage où était emprisonné M. Grantley. Puis, les sourcils froncés, elle se planta devant lui, les mains sur les hanches.

- C'est vraiment *lui* ?

Prostré, M. Grantley lui adressa un faible sourire. Les épaules voûtées, pâle comme un linge, il avait l'air affreusement malheureux.

- C'est une blague, ou quoi ? s'écria Ashley, indignée, en se tournant vers moi.

- Papa dit que c'est un loup-garou, répondis-je aussi calmement que possible.

- Mais il est dingue ! s'exclama-t-elle. Vous êtes dingues tous les deux !

Elle regarda de nouveau M. Grantley :

- Franchement, tu trouves qu'il ressemble à un monstre ?

Elle secoua la tête.

- N'importe quoi ! lança-t-elle en s'approchant de la cage. C'est vraiment n'importe quoi !

Je n'eus pas le temps de réagir. Je n'eus pas le temps de la retenir.

Ashley passa une main à travers les barreaux... Ben se leva d'un bond.

- Non ! Ashley ! Ne le touche pas ! hurlai-je. Recule vite !

Ashley me lança un coup d'oeil moqueur :

- Hé, pas de panique ! Je lui donne une barre de chocolat, c'est tout. Il a l'air mort de faim... Vous le nourrissez, au moins ?

- Papa lui a laissé de quoi déjeuner, ripostai-je, de plus en plus mal à l'aise.

Bien sûr, je comprenais la réaction d'Ashley, mais je ne pouvais pas m'empêcher de défendre mon père.

- Merci, fit Ben d'une voix éteinte en prenant la friandise que lui tendait Ashley.

Il l'extirpa délicatement de son emballage.

- Je m'appelle Ben, lui apprit-il. Évidemment, je ne suis pas un... loup-garou. Ton camarade et son père commettent une très grave erreur.

Ashley me fixa avec colère.

- Vous vous rendez compte ? Libérez-le ! cria-t-elle.

- Tais-toi ! répliquai-je, furieux à mon tour. Papa

sait quand même ce qu'il fait !

- Mais tu es débile ou quoi ? coupa-t-elle. Tu ne vois pas que c'est un homme comme les autres ? Vous êtes cinglés !

Sur ces mots, Ashley s'enfuit en courant et claqua la porte derrière elle.

La mort dans l'âme, je restai campé au milieu du salon. Appuyé aux barreaux de la cage, M. Grantley dégustait la barre de chocolat à petites bouchées. Il évitait mon regard, et un profond abattement se reflétait sur son visage.

Plus je l'observais, plus j'avais pitié de lui...

Quelques minutes plus tard, on sonna à la porte d'entrée. J'allai ouvrir. Sur le seuil se tenaient deux techniciens de l'équipe de télévision locale. Ils apportaient une énorme antenne parabolique.

- Bonjour, jeune homme ! On vient installer le matériel, annonça l'un d'eux.

- Le grand jour, c'est demain, pas vrai ? ajouta l'autre en lui adressant un clin d'oeil.

Je sentis aussitôt qu'ils se retenaient de rire. Ils se contentaient d'obéir aux ordres de mon père... Aux ordres du shérif de la ville. Un shérif dont tout le monde se moquait déjà.

Tout en s'activant, les techniciens jetaient des coups d'oeil perplexes à M. Grantley.

- Si ce type est un loup-garou, moi je suis le président des Etats-Unis, marmonna le premier homme.

- À mon avis, le shérif a perdu la boule ! reprit son coéquipier.

Assis dans la cage, M. Grantley les observait d'un air anxieux. De fines gouttes de sueur perlaient sur son crâne chauve, mais il ne soufflait mot.

Brusquement, tout me parut clair.

Ashley avait raison... ces techniciens aussi. Mon père était en train de commettre une grave erreur.

Mais que pouvais-je faire ?

Le lendemain, après l'école, je pris le chemin de la maison à contrecœur. Revoir le pauvre Ben enfermé dans sa cage me démoralisait d'avance.

Le pire, c'était que je devais aider papa à tout préparer avant l'arrivée des chaînes de télévision. Ce soir, c'était la pleine lune. Des milliers de gens assisteraient en direct à la métamorphose de notre prisonnier en... rien du tout. Et nous serions couverts de ridicule.

Parvenu chez moi, je refermai discrètement la porte d'entrée. J'espérais que Ben ne m'entendrait pas. Je ne voulais plus le voir !

Mais alors que je gagnais ma chambre sur la pointe des pieds, Ben m'appela.

- Marco ? C'est toi ?

Je me figeai dans le couloir.

- Oui, répondis-je, après une brève hésitation.

- Tu peux venir ? demanda-t-il.

Résigné, je me rendis dans le salon. Debout dans sa cage, Ben s'agrippait aux barreaux. Son visage rond exprimait un tel désespoir que je sentis ma gorge se serrer.

- Écoute-moi, Marco, implora-t-il. Si ton père s'était renseigné auprès des gardes-chasse, il aurait su que je ne mens pas. Je m'appelle vraiment Ben Grantley. Je suis vraiment un trappeur. Je possède une licence de chasse...

- Désolé. Je ne peux rien faire, soupirai-je.
Je sortis une barre de chocolat de la poche de ma veste et m'approchai de lui :

- Vous en voulez ?

Mais Ben contemplait fixement le col de ma chemise.

- Dis-moi, petit, où as-tu eu ça ? demanda-t-il d'une drôle de voix.

- À l'épicerie...

- Non. Ça ! m'interrompit-il, touchant ma poitrine. Il était devenu livide.

Je baissais les yeux. Il me montrait la dent de loup en pendentif, qui avait glissé hors de mon col.

- Tu sais ce que c'est ? murmura-t-il.

- Oui. Le talisman de l'homme aux yeux de loup...

— Comment es-tu en sa possession ? chuchota-t-il, en me dévisageant intensément.

Je soutins son regard :

— C'est sûrement vous qui me l'avez donné, non ? Quand vous étiez... vous savez...

L'air grave, Ben secoua lentement la tête.

- Non, Marco. Je suis un trappeur, ne l'oublie pas. C'est la première fois que je vois cette... dent. Une dent de loup... que seul un loup-garou peut transmettre. J'en ai souvent entendu parler en Bratvie.

- Et... vous savez autre chose ? demandai-je, le cœur battant.

- Non, fit-il en haussant les épaules. Désolé, petit. Passant une main à travers les barreaux de la cage, je lui tendis la barre de chocolat. Mais Ben l'ignora. La friandise tomba par terre.

- Marco, aide-moi, supplia-t-il.

- J'aimerais bien, mais c'est trop tard.

- Non ! Tu peux encore agir ! protesta Ben avec véhémence. Dans quelques heures, les journalistes arriveront chez toi... Ils s'attendent à filmer un événement, mais il ne se passera rien ! Strictement rien ! Et ton père sera la risée du monde entier... Sa vie sera gâchée ! Il sera obligé de démissionner de son poste de shérif... Et ce sera dramatique, pour lui, pour toi... Pour tout le monde. Imagines-tu les conséquences ? conclut-il avec un faible sourire.

- Mais... qu'est-ce que je peux faire ?

- Libère-moi.

Après un silence, Ben ajouta avec un sourire :

- Fais-moi confiance. Tu ne le regretteras pas... Car tu rendras un immense service à ton père. À l'évidence, il a perdu la tête... Allez, libère-moi. Le désespoir se reflétait dans ses yeux.

- S'il te plaît, insista-t-il.

« S'il dit la vérité, tout le monde se moquera encore plus de mon père... Et il dit sûrement la vérité... », pensai-je.

De plus, Ben ne m'avait-il pas sauvé la vie sur le bateau ?

Je serais complice d'une injustice... et d'un drame aux conséquences terribles.

La gorge nouée, je me détournai et m'approchai du bureau de mon père. J'ouvris le premier tiroir.

La clé s'y trouvait. J'eus encore quelques secondes d'hésitation, puis je pris ma décision.

Sans un mot, je m'emparai de la clé et déverrouillai la porte de la cage.



Ben bondit hors de la cage.

- Merci, Marco ! Tu ne le regretteras pas, s'écria-t-il. Tu as bien fait...

Il me serra affectueusement dans ses bras, puis s'enfuit en courant.

Une heure plus tard, j'entendis la voiture de mon père se garer dans l'allée. Le cœur battant, je me précipitai à sa rencontre.

- Alors, tu es prêt ? demanda-t-il, un sourire radieux aux lèvres. Ce soir, nous allons vivre un moment fantastique...

- Euh...

Je baissai les yeux :

- Papa, j'ai quelque chose à te dire.

- Eh bien, allons dans le salon, suggéra-t-il.

- Attends...

D'un geste impulsif, je l'agrippai par le bras.

- J'aimerais mieux qu'on n'y aille pas, bredouillai-je.

- Pourquoi ? fit-il, étonné.

Il me regarda droit dans les yeux :

- Qu'est-ce qu'il y a, Marco ? Que s'est-il passé ?
- J'ai... j'ai libéré Ben.
- QUOI ?

Blême, mon père se rua dans le salon.

- Mais je rêve ! Comment as-tu pu faire une chose pareille ? hurla-t-il.

Des larmes brûlantes me montèrent aux yeux. En tremblant, je le rejoignis et me figeai sur le seuil.

- Pourquoi ? Pourquoi ? répétait-il, planté devant la cage vide.

- Il... il me faisait pitié, balbutiai-je. Tout... tout le monde dit que tu te trompes... Tout le monde te traite de... dingue ! J'ai eu peur que tu le regrettes...

- Que je le regrette ? coupa-t-il.

Il se campa devant moi, rouge de colère.

- C'est toi qui vas le regretter ! vociféra-t-il. Cette nuit, ton... pauvre Ben se transformera en bête immonde ! Et il s'attaquera à des innocents... À cause de toi !

- Mais, papa...

— Plus un mot ! ordonna-t-il, hors de lui. Je ne veux plus te voir ! Va dans ta chambre !

Retenant mes larmes, je tournai les talons.

Une fois dans ma chambre, je me jetai à plat ventre sur mon lit. La fureur de papa me faisait beaucoup de peine, et pourtant, j'étais convaincu d'avoir bien agi.

Il fallait libérer Ben... Mais j'avais pris un gros risque.

Le risque que mon père ne me pardonne jamais.

À travers la cloison qui séparait la pièce du salon,

je l'entendais hurler au téléphone.

- Lancez des recherches ! Oui, il s'est échappé... Mettez des patrouilles en place dans toute la ville ! Mobilisez toutes les équipes ! Il faut absolument le retrouver avant la tombée de la nuit !

Il ponctuait chaque ordre d'un coup de poing sur son bureau.

« Il est terriblement fâché... Mais j'ai eu raison... J'ai eu raison ! » me dis-je en enfouissant le visage dans l'oreiller.

Je mis les bras autour de ma tête et fermai les yeux, essayant de me calmer.

- Après le coucher du soleil, on organise une battue ! clamait mon père.

Une battue ! Pauvre Ben...

Le sang martelait mes tempes. J'avais mal à la tête. Soudain, je me sentis fatigué. Très fatigué. Et, sans m'en rendre compte, je m'endormis.

La nuit était tombée depuis longtemps quand j'ouvris les yeux. J'allumai ma lampe de chevet et, tout engourdi, je voulus me lever. Mais un brusque vertige m'étourdit.

Le souffle court, j'attendis quelques secondes. Je ne me sentais vraiment pas bien. Sans doute parce que j'avais faim... J'avais raté le dîner !

Lentement, je réussis à me mettre debout. Mes genoux se dérobaient, mais je parvins à recouvrer mon équilibre.

C'est alors que je captai mon reflet dans le miroir de l'armoire.

Un cri d'horreur s'étouffa dans ma poitrine.

D'épais poils noirs poussaient sur mon visage et sur mes bras. Je baissai les yeux. Mes ongles ! Ils s'étaient transformés en griffes, noires et recourbées.

Non... C'était un cauchemar !

Soudain, un élanement fulgurant me traversa le crâne. Je m'agrippai au montant de mon lit, serrant très fort les paupières.

Quand je rouvris les yeux, le miroir me renvoya l'image d'un visage qui n'avait plus rien d'humain. Un visage velu. Avec un museau, et... des crocs étincelants qui saillaient de mes gencives.

J'eus à peine le temps de comprendre ce qui m'arrivait, car un autre vertige me fit chanceler. Une atroce sensation de brûlure me parcourut. J'eus l'impression que mes muscles se déchiraient, et un frémissement puissant gronda en moi...

L'appel avait retenti... Je devais sortir, vite...

D'un bond, je franchis la fenêtre de ma chambre et sautai dans le jardin. La pleine lune nimbait le ciel d'un éclat argenté.

Alors, je me mis à courir. D'abord sur mes deux jambes, puis, très vite, à quatre pattes... Au galop, je traversai mon quartier. Le vent humide glissait sur ma fourrure. Je n'avais pas froid. Malgré l'obscurité, j'y voyais comme en plein jour. C'était si bon... si bon d'être un loup-garou !

Plus rien ne pouvait m'arrêter.



La vive lumière du soleil me réveilla brusquement. Clignant des paupières, je cherchai à tâtons la couette pour me blottir dessous... Pas de couette !

Alors, j'ouvris les yeux... et découvris que j'étais allongé sur le tapis. Mon sommeil avait été si agité que j'étais tombé de mon lit !

Je bâillai plusieurs fois, m'étirai et me levai à contre-cœur. J'avais l'impression de ne pas avoir dormi de la nuit. Si je m'étais écouté, je serais retourné me coucher, mais mon père m'attendait sûrement.

Encore tout engourdi, je gagnai la cuisine. La télévision était allumée. En bâillant de nouveau, je me servis un verre de jus d'orange et un bol de corn-flakes. Puis je m'installai à table.

- Papa ? appelai-je.

Personne ne me répondit.

Je pris mon petit déjeuner en regardant distraitemment la télévision.

- ... et deux femmes et un homme ont été attaqués

hier soir, déclarait un journaliste. L'agression s'est produite sur le terrain vague qui se trouve derrière le cinéma. Actuellement, les deux femmes sont encore hospitalisées. Leurs blessures sont sérieuses. Elles ont été sauvagement mordues...

Sauvagement ?

Je faillis avaler de travers.

- D'après les témoins, c'était un loup, ajouta le présentateur. Mais un loup d'une espèce inconnue...

Nooon !

Je me levai d'un bond. Mon bol de corn-flakes se renversa.

- Il s'est également attaqué au chenil de la ville, poursuivit-il. Plusieurs chiens ont été dévorés...

Horrifié, j'éteignis brutalement le poste.

« C'est Ben ! Il m'a menti ! Papa avait raison... Ben est un loup-garou ! »

En état de choc, je m'appuyai à la table de la cuisine. Je n'arrivais pas à y croire. Ce petit bonhomme grassouillet au visage innocent était bel et bien un monstre... Et, comme un imbécile, je lui avais fait confiance !

Hébété, je courus m'enfermer dans ma chambre. J'aurais voulu me cacher dans un trou de souris. Mon père ne me pardonnerait jamais. Le monde entier m'en voudrait... Moi seul étais responsable de ce drame.

Les vêtements que j'avais portés la veille gisaient sur le tapis. J'y flanquai plusieurs coups de pied rageurs, les envoyant valser sous le lit.

- Ah , bien joué !

Encore plus furieux contre moi-même, je me mis à plat ventre et me faufilai sous le lit pour les ramasser. C'est là que je m'aperçus que mon jean et mon T-shirt étaient déchirés... et maculés de sang.

Je lâchai les vêtements ensanglantés avec horreur.
Que s'était-il passé la nuit dernière ?

Fermant les yeux, je tentai désespérément de me souvenir. Mais je me rappelais seulement que j'avais eu mal à la tête, et que j'avais dormi... À mon réveil, il faisait nuit. Ah, oui, j'avais été pris de vertiges, parce que j'avais faim...

Et après ?

Je regardai de nouveau mes affaires déchirées et tachées de sang. Puis une vision fugitive me traversa l'esprit. Celle d'un visage couvert de longs poils noirs... Mon visage.

Alors, tout me revint d'un seul coup. Les crocs acérés... la sensation de brûlure sous ma peau... le bond puissant qui m'avait propulsé dehors, par la fenêtre...

Mes yeux se tournèrent vers la fenêtre : elle était encore grande ouverte.

Donc, Ben n'avait pas menti...

C'était moi qui étais devenu un loup-garou. C'était moi qui avais agressé ces pauvres gens...

Mes jambes chancelèrent, et, tremblant de tout mon corps, je m'assis sur le lit. « Celui qui m'a mordu dans la forêt m'a transmis son pouvoir », réalisai-je avec terreur.

Il n'y avait aucune autre explication.

Portant une main à mon cou, je sentis la dent de loup en pendentif. Voilà pourquoi on m'avait laissé le talisman. Ce n'était pas du tout un hasard...

Paniqué, je me levai pour me regarder dans le miroir. Mon visage était normal. Mon corps aussi. Mais je connaissais suffisamment l'histoire des loups-garous pour savoir ce qui m'attendait à la tombée de la nuit. Dès que la pleine lune brillerait dans le ciel, je me transformerais de nouveau... « Non... ! Il faut qu'on m'empêche de sortir et d'agresser d'autres personnes ! » me dis-je, horrifié.

- Papa ! Papa !

Je me précipitai dans sa chambre à coucher :

- Papa, je dois te parler !

Il n'était pas là.

- Papa ! Le loup-garou, ce n'est pas Ben ! hurlai-je en me ruant dans le salon. C'EST MOI !

Le salon était vide.

- Papa ! Où es-tu ? m'écriai-je, désespéré.

C'est alors que j'aperçus une feuille de papierjaune posée en évidence sur le bureau. Je m'en emparai fiévreusement. Je lus :

« Marco,

Il a frappé hier soir. Suis obligé d'organiser une battue. Ne sais pas à quelle heure je rentre. Après l'école, enferme-toi.

Papa. »

L'espace d'un instant, je fus tellement découragé que je faillis pleurer. Ah, c'était malin ! Mon père s'apprêtait à traquer un innocent !

Puis j'eus une idée. Pour la mettre en œuvre, je devrais manquer l'école.

Mon plan en tête, je m'habillai à la hâte et me rendis chez le quincaillier.

- Je voudrais plusieurs boîtes de clous, plusieurs planches épaisses, et une longue corde très solide.

C'est pour mon père, expliquai-je.

- Ton papa se lance dans de grands travaux ? plaisanta le vendeur. Aucun problème, nous allons te livrer tout ça.

- Euh... aujourd'hui ? insistai-je.

- Vers midi, ça ira ?

- Oui... le plus vite possible ! Merci, monsieur.

Après quoi, je m'éclipsai en courant pour tout préparer.

Il me fallut tout l'après-midi pour clouer les volets.

Au moment où je plantais le dernier clou, le téléphone sonna. C'était Ashley.

- Allô, Marco ? Je ne t'ai pas vu à la récré ! me dit-elle.

— Je ne suis pas allé à l'école. Je ne me sens pas très bien...

- Ah bon ? fit-elle, désolée.

Puis elle ajouta en chuchotant :

- Ton père avait raison. Votre prisonnier est vraiment un... loup-garou ! Comment s'est-il échappé ? Je restai muet quelques instants.

- Il ne s'est pas échappé, avouai-je à contrecœur. Je l'ai libéré.

- *Quoi ?* s'écria-t-elle d'une voix stridente. Tu es fou ?

- Ce n'est pas lui le coupable, affirmai-je, de plus en plus mal à l'aise. Toi aussi, tu as remarqué qu'il

n'avait rien d'anormal, non ? Tu m'avais supplié de le libérer, souviens-toi !

- Mais il a mangé Jedi ! m'interrompit Ashley sans m'écouter.

Elle fondit en larmes.

- J'avais mis mon chien au chenil parce que demain, il y a... un concours de beauté ! balbutia-t-elle en se mouchant. Ooooh...

J'étais terrassé. Quoi ? Moi, Marco Freidus, j'avais dévoré le caniche de ma meilleure amie ?

- Ashley, il faut que je raccroche, dis-je rapidement. Je ne me sens pas très bien... Je te rappellerai plus tard...

Refoulant un haut-le-cœur, je courus dans ma chambre et jetai un dernier coup d'œil sur la fenêtre. Les volets cloués en barraient l'accès. Parfait... Il ne me restait plus qu'à consolider la porte avec des planches.

Cela me prit deux bonnes heures. Après quoi, j'enroulai la corde plusieurs fois autour de l'armoire, puis autour de ma taille. De solides doubles nœuds maintenaient le tout.

Et voilà... Quand la lune brillerait et que je me transformerais, je ne pourrais pas bouger d'un pouce... Du moins, je l'espérais.

Deux ou trois heures s'écoulèrent sans qu'il se passe quoi que ce soit. Recroquevillé par terre, ligoté à l'armoire, je vis la nuit tomber lentement, plongeant la chambre dans la pénombre.

Puis un rayon argenté se coula dans la pièce. La pleine lune...

Et là, tout commença.

Des picotements me chatouillèrent la peau. D'abord, ce fut une sensation diffuse, si légère que je crus rêver. Mais, petit à petit, les démangeaisons devinrent plus violentes. J'effleurai mon visage. Sous la main, je sentis des poils drus...

Je me mis à transpirer à grosses gouttes. Une douleur aiguë irradiait tout mon corps. Mes muscles tressaillirent, comme secoués de décharges électriques. Pendant plusieurs minutes, je tremblai violemment, incapable de respirer. Incapable de réfléchir...

Brusquement, les coutures de ma chemise et mon pantalon se déchirèrent. Un cri de douleur s'échappa

de ma poitrine tandis que la transformation se poursuivait. Des griffes saillirent de mes ongles... Ma mâchoire se déforma sous la poussée des crocs... Une chaleur brûlante m'enveloppa comme sij'avais de la fièvre.

Une sensation étrange se logea dans le creux de mon estomac, comme si je mourais de faim.

Alors, du fond de ma gorge monta un grondement affreux.

Je devais sortir... Vite !

Il me suffit de quelques secondes pour déchiqueter mes liens et arracher les volets cloués. L'air de la nuit m'enivra.

Je m'élançai par-dessus le rebord de la fenêtre, et retombai souplement à quatre pattes.

Et je me mis à courir, courir...

« Du sang frais... Trouve du sang frais... »

Dès que je fus dans le parc, je repérai le couple assis sur un banc. Une fille et un garçon, qui bavardaient au clair de lune.

En réalité, je les avais *sentis* avant de les voir.

M'approchant d'eux en silence, je les reconnus. Ils étaient élèves à l'école secondaire de la ville. Mais cela ne changea rien à la pulsion vorace qui me tenaillait. D'ici quelques secondes, je planterais mes dents dans leur chair tendre, et je me délecterais de leur sang...

À ce moment-là, le couple se leva et s'éloigna lentement, inconscient du danger qui le menaçait. Dissimulé derrière les fourrés, je le suivis discrètement.

Soudain, le jeune homme se figea.

- Tu n'as rien entendu ? chuchota-t-il à son amie en jetant un regard méfiant par-dessus son épaule. Aussitôt, je me cachai derrière un tronc d'arbre.
- Si... Un craquement, répondit-elle.

Le couple repartit en marchant plus vite, visiblement effrayé.

Je sentais leur sueur... Je sentais leur peur.

Dissimulé dans la pénombre, je me remis à les suivre. J'avais un peu pitié d'eux, mais je ne pouvais pas rebrousser chemin. L'appel avait retenti...

- Je crois qu'on nous épie, dit le jeune homme d'une voix tendue.

- Moi aussi, fit son amie.

- Viens...

Il lui prit la main et l'entraîna en courant vers la sortie du parc.

Alors, laissant échapper un grognement sourd, je sortis de ma cachette et m'élançai à leur poursuite. Ils firent volte-face.

- Le loup-garou ! hurla la jeune fille.

- Vite ! cria son ami.

Ils s'enfuirent à toute allure, en appelant au secours.

- Il est là ! Il est là !

Je pris mon élan pour les rattraper. En quelques bonds, j'avais parcouru la distance qui nous séparait. Mais les jeunes gens parvenaient déjà à la route qui bordait le parc...

J'allais me jeter sur eux quand une sirène retentit. Quelques secondes plus tard, une fourgonnette de police freinait devant l'entrée du parc. En hurlant de peur, le couple se rua vers le véhicule.

- Au secours ! Il est là !

- Vite, montez ! ordonna un officier en sautant de la fourgonnette.

C'était mon père. Haletant, je reculai pour me réfugier derrière un arbre ; mais il m'avait vu.

- Prévenez les patrouilles ! lança-t-il au conducteur de la fourgonnette. Il faut quadriller le quartier ! Trois autres policiers le rejoignirent en hurlant des consignes.

Je m'enfuis dans le parc et courus le plus vite possible. C'était facile... À quatre pattes, j'avais l'impression de voler...

Mais mon père et les autres officiers restaient à mes trousses. J'entendais leurs pas résonner derrière moi. D'un bond, je franchis la barrière qui clôturait le parc et traversai un carrefour. Des sirènes ululaient à chaque coin de rue. Alors, je m'élançai dans une contre-allée. Je m'aperçus qu'elle menait à la cour d'une école, entourée de hauts murs... Mauvais choix ! Je voulus faire demi-tour ; trop tard.

- On le tient ! tonitrua mon père.

Le portail se referma dans un assourdissant claquement métallique.

Pantelant, je me retournai. Des dizaines de policiers s'étaient rassemblés devant la grille de l'école. Ils formaient un cordon infranchissable... Des voitures de police et des camions de pompiers se garaient, sirènes rugissantes...

Un puissant faisceau lumineux m'aveugla soudain. Sa torche braquée sur moi, mon père s'avança d'un pas déterminé.

- Tu es cuit..., siffla-t-il rageusement.

J'émis un grognement menaçant et fis volte-face. Mais d'autres officiers me barraient le passage. L'un d'eux se rua sur moi et m'attrapa par les deux pattes arrière.

- Je le tiens ! cria-t-il.

Je me débattis, essayant de le mordre... En vain. L'homme me maintenait solidement. D'épais gants de cuir protégeaient ses bras.

- Aidez-moi ! hurla-t-il aux autres policiers.

En une fraction de seconde, je vis une dizaine d'hommes armés de massues se précipiter vers moi... Alors, avisant la toiture de l'école, je bondis et m'agrippai à la gouttière pour me hisser. Mais mon père avait bien organisé les choses... D'autres policiers étaient postés sur le toit.

- Il est là !

Un râle s'échappa de ma gorge. J'étais cerné... Je pris mon élan et sautai sur un toit en contrebas. Quelques tuiles dégringolèrent, mais je continuai

ma course, bondissant de toit en toit jusqu'à ce que j'ai semé mes poursuivants. Alors seulement, à l'abri d'une cheminée, je repris haleine.

Mon répit fut de courte durée. Bientôt, le bruit d'un hélicoptère troubla le silence. L'appareil se rapprochait, balayant les toits d'un puissant faisceau lumineux.

Hurlant de détresse, je sautai dans le vide. Mes muscles puissants amortirent la chute, et je m'enfuis en courant. Des sirènes stridentes retentissaient partout, des pneus crissaient... Toutes les routes étaient barrées. Où me réfugier ?

D'instinct, je filai vers des jardins bordés d'arbres. Les lumières s'allumaient sur mon passage. Je suffoquais. Mes forces diminuaient.

C'est alors que j'aperçus un petit abri de jardin. Les occupants de la maison semblaient absents. Après avoir jeté un bref coup d'œil autour de moi, je me ruai sans hésiter vers le cabanon.

La porte n'était pas verrouillée. Je l'entrouvris et glissai un œil à l'intérieur. Il y avait une tondeuse à gazon, des caisses de bois... Le cœur battant, je m'y faufilai et refermai derrière moi.

Épuisé, je m'écroulai sur le sol. Je tremblais, la poitrine en feu. « Ici, tu es en sécurité. Au lever du jour, tout redeviendra normal et tu rentreras chez toi... », me dis-je pour me rassurer.

Oui, bientôt ce cauchemar serait terminé...

Je m'étendis de tout mon long et fermai les yeux. Je commençais à m'apaiser quand la porte de la

cabane s'ouvrit avec fracas. Une lumière aveuglante m'éblouit.

- Il est là ! hurla un policier.

Je me levai d'un bond, lançant des regards affolés autour de moi. Aucune fenêtre... Impossible de s'échapper...

L'homme braqua sur moi un fusil.

- Tout est fini, déclara-t-il froidement.

Son doigt se posa sur la détente...

- Ne tirez pas ! C'est mon fils ! hurla mon père.
Je n'en crus pas mes oreilles. Alors, il savait ?
Papa fit irruption dans la cabane et écarta le policier éberlué.

— Tout va bien ? me demanda-t-il d'un ton bref.
Il ajouta désignant le ciel nocturne :

- C'est bientôt l'aube. Ne bouge plus d'ici jusqu'au lever du soleil, compris ?

Puis il ordonna à l'homme de sortir, lui emboîta le pas et referma la porte de la cabane.

- Mais on doit l'abattre ! protesta le policier, furieux contre mon père.

- C'est un danger public ! insista un autre.
Mon père s'efforça de les calmer.

Me recroquevillant dans un coin, je dus faire un effort pour ne pas céder à la panique. À présent, une inquiétude différente me gagnait.

Et si la métamorphose ne se produisait plus ? Et si je restais un loup ?

Je n'avais plus qu'à attendre le lever du jour... et à espérer.

Une demi-heure s'écoula. Je devinai une agitation grandissante autour du cabanon, cerné par les hommes de mon père. À un moment, une voix rageuse s'écria :

- Shérif Freidus, vous avez perdu la tête ! Cette créature ne peut pas être votre fils !

Un coup de poing ouvrit violemment la porte :

- J'exige qu'on l'abatte !

Terrorisé, je me tapis derrière une caisse.

- Je vous ai dit de le laisser tranquille ! tonitrua mon père.

Sa main apparut brièvement dans l'embrasure, et la porte se referma en claquant.

Bien que soulagé, j'osais à peine respirer.

Une clameur furieuse continuait de s'élever au-dehors. Combien de temps mon père réussirait-il à contenir son équipe assoiffée de vengeance ?

- Tuez-le ! Tuez-le ! vociféraient les hommes.

Soudain, je fus pris de violentes démangeaisons. J'avais mal à la tête, aux jambes, au cœur... Le sang martelait mes tempes. Tout mon corps me brûlait. Je regardai mes mains : les poils tombaient par poignées. Ma chair redevenait rose.

A travers les planches du cabanon, je perçus une lumière orangée dans le ciel. Le soleil...

« Vite... vite ! » me dis-je en me concentrant de toutes mes forces, dans l'espoir d'accélérer la transformation.

C'était comme si ma peau se détachait de mes os. Malgré moi, je laissai échapper un long cri de douleur.

- Écoutez-le hurler ! clama un policier. Cette bête sauvage ne peut pas être votre fils !

- Il faut l'achever ! renchérèrent d'autres hommes. Une fraction de seconde plus tard, la porte s'ouvrit brutalement. Un policier s'avança en braquant son arme sur moi.

- Mais... mais..., balbutia-t-il, écarquillant des yeux stupéfaits.

- Papa ? appelai-je faiblement.

Mon père entra aussitôt dans la cabane.

- Marco ! s'écria-t-il en écartant le policier.

Il se précipita vers moi.

- Ne t'inquiète pas, tout va bien, m'assura-t-il en me serrant dans ses bras. C'est fini...

D'autres policiers le rejoignirent. Muets, ils me dévisageaient avec incrédulité.

- C'est son fils ! C'est vraiment son fils, chuchota l'un d'eux.

- Je vous l'avais bien dit, marmonna mon père.

- Mais, papa, comment... Comment as-tu deviné que c'était moi ? bredouillai-je.

Mon père désigna le talisman autour de mon cou.

- J'étais caché à côté de la cabane quand tu es arrivé tout à l'heure... Et j'ai reconnu le pendentif. Un peu tard, c'est vrai... Mais mieux vaut tard que jamais, pas vrai ?

D'une main tremblante, je serrai le talisman entre

mes doigts. Encore une fois, il m'avait sauvé la vie. Mon père m'aida à me relever.

- Viens, rentrons à la maison, dit mon père en m'aidant à me relever.

Je sortis de la cabane. La lumière du petit jour me piqua les yeux, et je les fermai brièvement. Quand je les rouvris, tous les policiers nous encerclaient.

- Shérif, désolé... Même si c'est votre fils, on doit l'enfermer, déclara un officier en m'empoignant brutalement par le bras.

Tous les autres policiers acquiescèrent, le visage mauvais.

- Laissez-le ! cria mon père, rouge de colère. C'est un ordre ! Je suis toujours le shérif !

Le policier me lâcha à contrecœur. Tous les autres reculèrent.

- Je ramène Marco à la maison, déclara alors mon père d'une voix plus calme. Il faut l'aider.

- Mais enfin, shérif, à la prochaine pleine lune, votre fils se transformera de nouveau... Et il attaquera des innocents ! objecta un policier.

- Certainement pas, affirma mon père. Nous veillerons à ce que cela ne se produise pas, n'est-ce pas ? Il parcourut l'assemblée d'un regard sévère et ajouta :

- Messieurs, j'assume l'entière responsabilité de cette décision. Je vous demande juste une chose : pas un mot de tout cela à quiconque. Si les habitants de cette ville apprennent ce qui vient de se passer, Marco ne mènera plus jamais une vie normale. Je répète : nous devons l'aider !

Après un long silence, ses hommes hochèrent la

tête. Je sentais qu'ils n'étaient pas convaincus, mais, dans l'immédiat, nous pouvions partir... J'étais libre !

Une fois à la maison, je me détendis un peu. Bientôt, toutes les péripéties de cette nuit ne seraient qu'un mauvais souvenir... Du moins l'espérais-je.

Nous gagnâmes le salon. Sans me quitter des yeux, papa déboutonna le col de sa chemise et s'assit à côté de moi sur le canapé. Il avait l'air fatigué et très inquiet.

- Comment est-ce arrivé ? *Comment* ? me demanda-t-il finalement avec un sanglot dans la voix.

Je sentis une grosse boule se former dans ma gorge. Il était temps de tout lui raconter.

- Tu te souviens de cette nuit dans la forêt... quand le loup-garou m'a attaqué ?

Il acquiesça.

- Eh bien, il m'a mordu à l'épaule, murmurai-je. Je sais que j'aurais dû te le dire, mais je n'ai pas osé...

- Pourquoi ?

- Parce que tu étais si heureux d'être en Bratvie... Je ne voulais pas gâcher ton voyage.

- Marco...

Papa secoua tristement la tête :

- Tu aurais dû me parler, oui. Mais c'est ma faute... Je ne m'occupais pas assez de toi. Oui, c'est ma faute...

Visiblement accablé, il enfouit le visage dans ses mains.

— En tout cas, merci d'avoir libéré Ben, ajouta-t-il tout bas. Dire que je croyais que c'était lui... Sans toi, j'aurais commis une gigantesque erreur devant des milliers de téléspectateurs...

Il se leva, et se mit à arpenter nerveusement la pièce.

- À partir d'aujourd'hui, tout va changer, déclara-t-il avec ferveur. Je vais démissionner de la police, et je vais chercher un remède pour te guérir. Je trouverai ce remède, même si je dois y consacrer toute ma vie ! Je...

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Il décrocha.

- Allô ?

Son visage devint livide.

- Ce n'est pas possible..., marmonna-t-il. Il doit y avoir une erreur...

Il écouta son interlocuteur, puis raccrocha violemment.

- C'était le commissariat, déclara-t-il en m'observant avec une étrange attention. Six personnes ont été attaquées cette nuit... par un loup.

Je me levai d'un bond :

- Ce n'est pas moi !

- Je sais, dit papa, pensif. Ces agressions se sont produites à l'autre bout de la ville, au moment où tu étais dans la cour de l'école. Mais puisque ce n'est pas toi, c'est forcément...

- Ben ! complétai-je. Il nous a menti ! Il est un loup-garou !

Mon père ébaucha un drôle de sourire malheureux :
- Nous voilà bien, hein ? Il est en liberté, lui... Et ce soir, c'est la dernière nuit de pleine lune.

Il ferma brièvement les yeux.

— Marco, je suis désolé, mais ce soir, la chasse recommence. Et nous n'aurons pas le choix, nous serons obligés de tirer, Marco. Nous serons obligés de l'abattre.

À la nuit tombante, mon père se prépara. Sans un mot, il s'empara de son fusil et le chargea de plusieurs balles.

Je savais que Ben était dangereux, mais en imaginant la fin qui l'attendait, je me sentais triste. Très triste. D'autant qu'un jour peut-être je subirais le même sort que lui...

- C'est l'heure, dit papa en me désignant la cage au milieu du salon.

Résigné, j'y pénétrai et m'assis par terre. Mon père me tendit des coussins.

— Ce sera plus confortable, marmonna-t-il, embarrassé. Mais nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ?

- Je sais, papa. C'est la seule solution.

Il ferma la porte et la verrouilla avec un énorme cadenas métallique.

- Ici, tu seras en sécurité, affirma-t-il.

Il me lança un bref sourire, puis s'éclipsa.

Resté seul, je gardai les yeux fixés sur la fenêtre,

guettant l'apparition de la lune. Je ne cessais de penser à Ben, qui allait bientôt mourir.

Ben qui m'avait sauvé la vie... Et même plusieurs fois. Sur le bateau, et grâce au talisman. J'effleurai la dent de loup. « C'est forcément lui qui me l'a donnée », décrétai-je.

Je devais l'aider ! Au moins tenter de le prévenir ! Mais comment ? J'étais bouclé... « Il faut que je sorte de là ! »

Je secouais désespérément les barreaux quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

- Entrez ! m'écriai-je, plein d'espoir. C'est ouvert ! Une minute plus tard, Ashley parut sur le seuil.

- Qu'est-ce que tu fabriques dans cette cage ? s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés. C'est une blague ?

- Non, maugréai-je, échafaudant un plan à toute allure. C'est à cause du... loup-garou. Il est revenu, et il m'a emprisonné... Vite, libère-moi ! Je dois prévenir mon père...

- Oui, tout de suite, mais...

Ashley regarda autour d'elle, perplexe :

- Où est la clé ?

Très bonne question. J'ignorais où mon père l'avait rangée.

- Peut-être dans l'un des tiroirs du bureau ? suggérai-je.

Ashley les ouvrit l'un après l'autre.

- Non... Elle n'est pas là.

- Il faut que tu la trouves ! criai-je. Vite !

- Calme-toi, Marco. J'ai une idée. Une super idée.

C'est...

- Ashley, le temps presse !

- OK ! Du calme ! répéta-t-elle en souriant. On va se débrouiller autrement...

— Comment ?

- Eh bien, il suffit que moi, je retrouve ton père, dit-elle. Je le préviendrai que Ben rôde dans les parages... Je faillis céder à la panique.

- Euh... Ce n'est pas une très bonne idée, Ashley.

— Pourquoi ?

Pourquoi ? Pourquoi ? Que pouvais-je lui répondre ?

- Parce que...

Je lançai un coup d'œil en direction de la fenêtre.

- Parce que tu ne dois pas sortir maintenant. Ce soir, c'est la pleine lune ! Tu imagines le risque que tu cours ?

— C'est vrai, murmura Ashley. Dans ce cas, je vais fouiller toute la maison pour trouver la clé...

Elle quitta le salon. Je l'entendis ouvrir tiroirs et placards avec fracas.

- Zut ! Elle n'est pas là ! Et là non plus...

Soudain, des picotements me chatouillèrent la peau. Des démangeaisons désagréables, de plus en plus vives à mesure que les minutes s'écoulaient. La métamorphose commençait...

- Dépêche-toi, Ashley ! criai-je, affolé.

Un élan douloureux me traversa le crâne. Mon corps me brûlait...

Où diable se trouvait cette clé ? Et si mon père l'avait emportée ?

Subitement, je me souvins qu'il rangeait toujours

des doubles de clés dans la boîte à biscuits.

- Regarde dans la grande boîte en fer sur la table de la cuisine !

- Gagné ! s'exclama Ashley une seconde plus tard. Elle se rua dans le salon en brandissant la précieuse clé.

- Tu aurais pu y penser plus tôt ! plaisanta-t-elle.

- Dépêche-toi !

- Oui, oui...

Elle glissa la clé dans le cadenas et ouvrit la porte.

- Maintenant, rentre chez toi ! ordonnai-je en bondissant hors de la cage.

Ma peau me démangeait de plus en plus. Je sentis des frémissements dans mon dos. Les poils, sans doute. Les poils qui poussaient...

Ashley me regarda, stupéfaite :

- Tu es cinglé ou quoi ? Il y a cinq minutes, tu m'interdisais de sortir !

- Oui, mais... tu ne peux pas rester ici, balbutiai-je. Le loup-garou risque de revenir d'un instant à l'autre... Il connaît cette maison ! Mais chez toi, tu seras en sécurité... Cours !

- Tu as raison, fit Ashley sans plus hésiter.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers le couloir. Mes jambes tremblaient. Mes muscles tressaillaient de plus en plus violemment. Baissant les yeux, je vis d'épais poils noirs sur mes avant-bras.

« Va-t-en... Vite ! » suppliai-je en mon for intérieur. Pourvu qu'Ashley ne se retourne pas... Pourvu qu'elle ne découvre pas ce que j'étais devenu.

J'entendis Ashley ouvrir la porte d'entrée.

- Tu crois vraiment que je peux sortir ? demanda-t-elle.

Pétrifié, je ne répondis pas. J'étais resté dans le salon.

- Bon, d'accord, j'y vais ! lança-t-elle. Tiens-moi au courant...

« Vite ! » Une douleur fulgurante me déchira la tête. Je retins un cri.

- Sois prudent, Marco !

Elle partit enfin.

Je bondis à la fenêtre. Ashley courait sous le clair de lune.

Maintenant, je pouvais agir.

Je sortis par la porte du garage. Au moment où je franchissais le seuil, un goût de sang emplit ma bouche. Quelque chose me cisaila les gencives. Mes dents se transformaient en crocs acérés. Au

même instant, des griffes tranchantes jaillirent de mes doigts. Un grondement sourd monta du fond de ma gorge...

J'étais de nouveau un loup-garou.

Une fois dehors, je me tapis sous un arbre. Mon cœur cognait à grands coups. Je devais retrouver Ben, vite... Mais où ? Comment ? Mon père avait dû organiser des embuscades dans toute la ville...

C'est alors qu'un cri strident déchira le silence.

- Là ! Le loup-garou ! hurlait une femme.

Je me redressai aussitôt, tous les sens en alerte.

- À l'aide ! Au secours !

En une fraction de seconde, grâce à ma vision aiguisée, je repérai la scène qui se déroulait dans un jardin, à quelque cinq cents mètres du nôtre. Il y avait une femme... Et lui. Massif, l'échiné hérissé, il grognait, dévoilant ses crocs effrayants.

Je m'élançai, franchissant les haies à la vitesse de l'éclair. Puis, je pris appui sur mes pattes arrière et bondis sur le loup-garou.

Surpris, il poussa un grognement sauvage et s'écarta de sa victime.

Les yeux terrorisés de la femme se posèrent sur moi, sur lui, encore sur moi... Puis elle s'enfuit en hurlant de plus belle.

Alors, je fis face au loup-garou. Il était impressionnant. Plus gros que moi... Beaucoup plus fort aussi. Ses yeux luisaient, presque rouges... Le poil dressé, il s'avança en grondant.

À mon tour, j'émis un râle menaçant.

Il se mit à tourner autour de moi, les babines retroussées.

Je n'avais pas prévu cette situation. Mais peut-être était-ce ainsi que tout devait se terminer. Il y aurait une bagarre meurtrière... Et l'un de nous ne survivrait pas.

Soudain, des cris retentirent.

- Par ici !

- Encerchez le jardin ! Ne le laissez pas s'échapper !

Mon père et ses hommes arrivaient déjà.

Le loup-garou dressa les oreilles. Son regard étincelant se tourna à droite, à gauche... Il avait senti le danger.

Si je voulais l'aider, c'était maintenant ou jamais. Dans quelques instants, la police nous encerclerait. Tous les hommes étaient armés. Et ils tireraient... Mon père le premier.

Alors, une idée me traversa l'esprit. Si le loup-garou redevenait Ben Grantley, il était sauvé... Personne n'abattrait un petit homme chauve !

« Tu peux vaincre un loup-garou si tu connais le nom qu'il portait avant sa métamorphose : crie-le-lui très fort, et il redeviendra humain... »

N'était-ce pas ce qu'avait dit mon père ? Je plon-

geai mon regard dans celui du loup-garou.

- Ben ! hurlai-je. Ben Grantley !

Malheureusement, mes mots se transformèrent en grognements incompréhensibles...

J'entendis les policiers se rapprocher.

- Travaillez deux par deux ! ordonnait mon père.

Fouillez chaque coin ! Soyez très vigilants !

Le cerveau en ébullition, je me mis à tourner autour de Ben.

Les sirènes rugirent au loin.

Malgré ma confusion, je parvins à me rappeler l'autre manière de provoquer la métamorphose. « Tape trois fois sur sa tête, de toutes tes forces... »

- Venez ! s'écria un policier. Je crois l'avoir repéré !

Il fallait que j'agisse, vite...

Prenant mon élan, je bondis sur Ben et lui assenai un coup violent sur le crâne.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Puis, craignant une contre-attaque, je m'écartai tout aussi vivement.

Le loup-garou hurla. Ses yeux lancèrent des éclairs. Mais rien d'autre ne se produisit.

Alors, tout ce que mon père m'avait dit à propos de la transformation était faux !

- Par ici, shérif ! appela une voix. C'est dans le jardin de cette maison...

Des pas lourds firent vibrer le sol.

Baissant les yeux, j'aperçus alors mon talisman par

terre. Je l'avais perdu ! Mais c'était un signe... Car, à présent, je savais comment sauver Ben. Je ramassai prestement le pendentif et le lui glissai autour du cou.

À ce moment-là, un policier fit irruption dans le jardin. Je bondis derrière un fourré.

Des dizaines et des dizaines de policiers armés arrivèrent, encerclant Ben...

Haletant, le poil hérissé, il laissa échapper un hurlement.

L'un des hommes se détacha du groupe et s'approcha en braquant son fusil.

Paniqué, je me tapis dans l'ombre.

L'homme visa. Je perçus le cliquetis de la détente sous son doigt... Puis une horrible explosion retentit.

- Non !

Mon père s'élança juste à temps pour dévier le canon du fusil. Le coup partit en l'air. Je vis la balle fuser puis atterrir dans un arbre...

— Ne tirez pas ! C'est mon fils !

Victoire ! Ben était sauvé... Encore une fois, le talisman nous avait porté chance.

Mais des protestations s'élevèrent parmi les policiers. Plusieurs d'entre eux se ruèrent sur le loup-garou, prêts à le rouer de coups...

— Calmez-vous ! ordonna mon père. Inutile de lui faire du mal ! Ligotez-le et mettez-lui la muselière, c'est tout !

« Merci, papa ! » pensai-je, soulagé. Je n'aurais pas supporté de voir Ben souffrir.

Ben se débattit courageusement, mais ses assaillants étaient trop nombreux. Bientôt, une solide corde entrava ses mouvements. Je l'entendis pousser un

gémissement. Ses yeux se voilèrent. Il était vaincu, et il le savait.

Dans une ultime tentative d'intimidation, il retroussa les babines et montra les crocs. Mais une seconde plus tard, un officier glissa une muselière d'acier sur ses mâchoires.

- Doucement... Ne lui faites pas de mal ! conjura de nouveau mon père, d'une voix qui tremblait un peu.

Il contempla l'imposante créature, à présent totalement maîtrisée.

- J'ignore comment mon fils a réussi à s'échapper, ajouta-t-il, perplexe. Mais ça ne se reproduira plus, je vous le promets.

Accompagné de deux officiers, mon père ramena Ben chez nous. Dissimulé derrière le fourré, j'attendis que la voie soit libre. Puis, à mon tour, je pris discrètement le chemin de la maison.

J'empruntai la porte du garage et, en silence, je m'avançai jusqu'au seuil du salon. Jetant un coup d'oeil dans la pièce, je vis mon père mener le loup-garou jusqu'à la cage.

— Ce n'est pas ta faute, Marco, disait-il gentiment en lui ôtant sa muselière. Tu es plus fort qu'on ne le croyait...

La bête tenta de le mordre, mais mon papa s'écarta vivement.

- Calme-toi ! lançait-il en la poussant dans la cage. Sinon, je te remets la muselière...

Il ferma la porte et verrouilla le cadenas.

- À l'avenir, nous redoublerons de prudence, pas vrai ? ajouta-t-il. Et compte sur moi... Je m'occuperai de tout !

Le loup-garou rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement si déchirant que j'en eus la chair de poule. Il était temps que papa découvre la vérité...

Je pénétrai lentement dans le salon.

Mon père me contempla en silence, bouche bée.

— Ben ? murmura-t-il.

Il jeta un coup d'oeil vers la cage.

— Mais vous êtes deux..., balbutia-t-il en reculant. Deux !

Je me couchai sur le dos et émis un petit gémissement tout doux. Bien qu'ignorant qu'il s'agissait de moi, mon père devina que je ne l'agresserais pas.

- Très bien, dit-il, résigné. Reste ici et ne bouge pas !

Il s'affala sur le canapé et se prit la tête entre les mains. Puis son regard nous examina à tour de rôle.

- Non, murmura-t-il. C'est trop compliqué... Un, ça va, mais deux...

Il poussa un soupir découragé en me regardant.

- Désolé, mais je n'ai pas le choix... Je suis obligé de vous confier tous les deux à la police.

Je me redressai subitement. Quoi ? Il plaisantait !

- Ne bouge pas ! ordonna-t-il en pointant un index menaçant sur moi. Un loup-garou, passe encore ! Mais vous êtes deux... Trop de vies sont en danger ! Comment puis-je assumer une telle responsabilité ? conclut-il d'une voix brisée. C'est impossible !

Non ! Il ne pouvait pas nous faire ça !

Il se leva lourdement.

- Je suis désolé, dit-il. Désolé...

Il secoua la tête et, se tournant vers Ben, il ajouta en croyant s'adresser à son fils :

- Pendant des années, j'ai rêvé de tomber sur vous... J'ai rêvé de vous capturer, et de... percer votre mystère ! Ah, trouver un loup-garou ! C'était ma seule et unique obsession... Je le regrette !

Enfouissant le visage dans ses mains, il murmura :

- Oh, comme je le regrette. J'ai gâché ta vie, Marco... Et j'ai gâché la mienne.

Puis, il se mit à marcher de long en large.

- Pourtant, il y a sûrement une solution... Sûrement. L'espoir m'envahit de nouveau. Je le savais ! Après tout, j'étais son fils... Il ne pouvait pas m'abandonner comme ça !

- Je dois rencontrer les meilleurs scientifiques, poursuivit mon père en arpentant nerveusement la pièce. Ensemble, nous découvrirons le remède pour vous sauver... Il y a certainement un moyen de déjouer le sort... Je le trouverai, même si je dois y consacrer ma vie entière ! Même si, en attendant, vous devez rester emprisonnés... Mais on réussira ! Emprisonnés ?

Mon père s'empara du téléphone et composa le numéro du commissariat.

- Allô ? C'est moi, Freidus. Écoutez, il y a deux loups-garous chez moi. Oui, deux... Dans mon salon. Embarquez-les au plus vite !

Mon sang ne fit qu'un tour. Je n'avais aucune envie de rester emprisonné pendant des années ! Non, pas question !

Je me redressai d'un bond. C'était impossible... Il devait y avoir une autre solution...

- Oui, ils sont là, déclara mon père au téléphone. Tous les deux. Dépêchez-vous.

Je jetai un coup d'oeil à Ben. Lui aussi s'était levé. Lui aussi, il avait compris.

Il se mit à mordre silencieusement les barreaux... Je vis ses crocs lacérer le métal, étincelant sous la lumière...

Bien sûr...

Soudain, je sus exactement ce qu'il fallait faire.

En une fraction de seconde, je franchis la distance qui me séparait de mon père. Je bondis sur lui, et lui mordis profondément l'épaule.

Sous le choc, mon père lâcha le combiné du télé-

phone. Puis, rejetant la tête en arrière, il lança un long hurlement de douleur.

Nous courions en hurlant à la lune.

Sur notre passage, les lumières des maisons s'allumaient.

Deux loups-garous et un homme hagard fuyaient...

La nuit claire et fraîche nous appelait.

Nous courions éclairés par la lune...

Oui, moi, Marco Freidus, je suis un loup-garou.

Autrefois, mon père était un chasseur de loup-garou.

Mais il ne chasse plus... Il est devenu un loup-garou, lui aussi.

C'était la seule solution, n'est-ce pas ? Dorénavant, plus rien ne nous sépare.

Autrefois, mon père croyait que des loups-garous rôdaient dans la forêt, à la lisière de notre ville. Il partait des nuits entières, espérant en capturer un...

Mais, comme il revenait toujours bredouille, tout le monde pensait qu'il avait perdu la tête. Moi le premier... Vous vous souvenez ?

Finalement, mon père avait raison ! En tout cas, aujourd'hui, il a raison.

Car, bientôt, la forêt sera remplie de loups-garous. Comment je le sais ? Je le sais, c'est tout.

FIN

Chair de poule.

UN LOUP-GAROU DANS LA MAISON !

Marco accompagne son père
à la chasse au loup-garou, en Bratvie.

La mission est périlleuse,
la sombre forêt grouille de dangers.
Pourtant, ils parviennent à en capturer un.
Mais est-ce un vrai loup-garou ?
Marco a des doutes...

DÈS 10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7